

EXCELSIOR

Dimanche
20
JANVIER
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION
20, rue d'Enghien, 20 — PARIS (X^e)
Téléphone : Gutenberg 0273 0275 1500
Adresse télégraphique : EXCEL PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois 10 fr. 6 mois 18 fr. 1 an 35 fr.
Etranger... 3 mois 20 fr. 6 mois 36 fr. 1 an 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^o des Italiens. Tél. : Cent. 80-88
"PIERRE LAFITTE FONDATEUR"

9^e Année. — N^o 2,623. — 10 centimes. — Etranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. — NAPOLEON.

LA JOURNÉE D'HIER AU PALAIS DE JUSTICE



M. CAILLAUX QUITTE LE PALAIS APRES UN INTERROGATOIRE DE 4 HEURES



M. CHARLES HUMBERT, PENDANT UN "REPOS", CAUSE AVEC SON AVOCAT



M^{me} LENOIR QUITTE LE CABINET DU JUGE D'INSTRUCTION DRIOUX

La journée fut bien remplie. Dans le cabinet de M. Drioux se succédèrent, à intervalles presque réguliers, les ressortissants de l'affaire Humbert. M^{me} Lenoir arriva au Palais à une heure et demie. M. Charles Humbert, qui vint vers deux heures, est vu ici causant avec son avocat, M^{re} de Moro-Giafferi, pendant un "repos". Enfin, M. Pierre Lenoir fut entendu



M. PIERRE LENOIR, APRES UN INTERROGATOIRE DE 2 HEURES ET DEMIE de trois heures et demie à six heures. C'est au moment de son départ, à la minute où il allume une cigarette réparatrice, qu'il a été photographié. Cependant, d'autre part, le capitaine Bouchardon interrogeait M. Joseph Caillaux. Amené vers deux heures au Palais, l'ancien président du Conseil en est parti vers six heures, encadré par deux inspecteurs.

LA CONSTITUANTE RUSSE TIENT SA PREMIÈRE SÉANCE

M. Tchernof, socialiste révolutionnaire, élu président, déplore que l'Allemagne cherche avant tout à conclure la paix au détriment de la Russie.

**LES MAXIMALISTES S'ÉLÈVENT CONTRE LE DISCOURS DE M. TCHERNOF
LES LEADERS DE TOUS LES PARTIS EXPOSENT LEUR PROGRAMME**

La Constituante russe est parvenue à se réunir en dépit des manifestations violentes et sanglantes qui se sont produites. Elle a



M. TCHERNOF
président de la Constituante

commencé par élire un président hostile au pouvoir maximaliste, malgré les précautions que celui-ci avait prises pour filtrer l'as-

semblée et n'y laisser entrer que le moins possible de ses adversaires.

Ce président est M. Tchernof, socialiste démocrate minimaliste, partisan du partage des terres et contre qui un mandat d'arrêt a été lancé récemment par les bolcheviks.

On doit se demander dès lors quel sera le sort de l'assemblée, car le gouvernement maximaliste vient de déclarer que le régime de la Russie est celui d'une république de Soviets, entre les mains desquels résident tous les pouvoirs. Va-t-on à une dissolution ? Et dans ce cas, la Constituante se laissera-t-elle dissoudre sans résistance ?

PETROGRAD, 19 décembre. — Cet après-midi, à quatre heures précises, a été ouverte dans le Palais de Tauride l'Assemblée Constituante par le président du comité central exécutif des soviets des ouvriers, soldats et paysans, le camarade Sverdlov, qui a lu une déclaration du comité central exécutif.

La Constituante a élu président M. Tchernof, par 244 voix contre 151 à Mme Spiridonova, jusqu'à la formation du bureau.

M. Tchernof, socialiste minimaliste, a été ministre de l'Agriculture dans le gouvernement de M. Kerensky. C'est lui qui a préparé la confiscation des terres.

L'ouverture de l'Assemblée

PETROGRAD, 18 janvier. — Le quorum fixé étant atteint, la séance de l'Assemblée constituante est ouverte à quatre heures. Les députés occupent un peu plus de la moitié de la salle; ils sont tous groupés dans les premiers rangs inférieurs de l'hémicycle dont la partie supérieure demeure en fait vide. Les tribunes du public et même celles du corps diplomatique qui, n'étant pas invitées, n'ont envoyé aucun de ses représentants, sont remplies.

On remarque de nombreux uniformes de soldats mêlés aux vêtements des ouvriers. L'hémicycle offre d'ailleurs le même aspect; à côté de la blouse flottante des soldats, on voit des vestons usagés, laissant apercevoir la chemise russe de couleur bordeaux jusqu'au cou; beaucoup de chapeaux fourrés et rejetés en arrière, des barbes de Christ, des profils sémitiques et des traits de toutes les races qui peuplent la Russie.

Parmi tout cet ensemble, quelques représentants féminins. Par contre, aucun prêtre; point de ces longues houppelandes qui donnaient aux anciennes Doumas un caractère tout particulier; mais ce qu'on peut remarquer, c'est la jeunesse de la plupart des membres de l'assemblée; beaucoup n'atteignent pas la trentaine.

Tout d'abord lecture fut donnée de la proposition de déclaration des droits des ouvriers, adoptée par le Comité central des soviets.

Cette déclaration comprend quatre parties.

La première déclare que la Russie est une république de Soviets entre les mains desquels seront le gouvernement central et le gouvernement local. Cette république est basée sur l'alliance libre de nations libres et sur une fédération de républiques nationales de Soviets.

La seconde partie pourvoit à la socialisation complète du pays.

La troisième partie demande à l'Assemblée constituante d'approuver la politique du Soviet et ses méthodes de finir la guerre par une paix démocratique; elle insiste sur la rupture complète avec la politique barbare bourgeoise, qui maintenait en sujétion des millions de travailleurs en Asie, dans les colonies et, en général, dans tous les petits pays.

La quatrième partie est certainement la plus significative; elle demande à l'Assemblée de reconnaître qu'elle est élue sur des listes de parti préparées avant la révolution et que, par conséquent, elle n'est pas justifiée à s'opposer au gouvernement du Soviet.

La lecture achevée, le socialiste révolutionnaire Lodkaïantz demande la parole, mais un maximaliste réclame l'Internationale. Tous les députés et le public se lèvent aussitôt et l'Internationale retentit en un chœur large, puissant.

Lodkaïantz prend ensuite la parole et propose la candidature de Tchernof à la présidence. Les maximalistes proposent alors le nom de Mme Spiridonova. On vote à sept heures du soir.

Tchernof est proclamé président provisoire par 244 voix contre 151. Mme Spiridonova obtient 153 voix.

Tchernof monte à la tribune, acclamé par les socialistes révolutionnaires de l'opposition, auxquels répondent les protestations bruyantes de la gauche.

Le président prononce une assez longue allocution, un discours-programme qui est écouté presque attentivement dans sa première partie, qui traite de la question internationale.

M. Tchernof commence par analyser la situation de la Russie, qu'il qualifie de très difficile. Malheureusement, dit-il en substance, les aspirations pacifiques de la Russie n'ont pas trouvé d'écho assez retentissant du côté des autres belligérants. Les Allemands au cours des pourparlers ont cherché seulement à conclure la paix au détriment de la Russie. M. Tchernof estime que le pays peut trouver son salut « dans les sympathies des masses socialistes européennes, qui, elles aussi, sont épuisées par la guerre ».

M. Tchernof pense que la Constituante pourrait prendre l'initiative de convoquer un congrès international socialiste, dont les

résolutions obligent sans doute les gouvernements à conclure la paix démocratique, et il ajoute que la Constituante devra envoyer à ce congrès des délégués de son sein. L'orateur expose alors le point de vue social-révolutionnaire sur les questions soulevées par la déclaration des droits des ouvriers.

Après ce discours, qui fut interrompu par des cris des membres de gauche et accueilli par de vifs applaudissements de la majorité, les maximalistes veulent élire tout le bureau. Mais l'assemblée décide de désigner simplement un secrétaire, et l'on élit M. Vyschniak, social-révolutionnaire de droite.

Le maximaliste Boukharine répond ensuite à M. Tchernof par un long discours dans lequel il critique les doctrines exposées par le président et auxquelles il reproche leur caractère théorique, alors que le socialisme des maximalistes est avant tout pratique.

« La méthode de Tchernof, dit M. Boukharine, amènerait au socialisme dans deux siècles et créerait maintenant une république bourgeoise analogue à celles de la France et des Etats-Unis. »

Les représentants des différentes fractions, dont M. Tsereteli, se succèdent ensuite à la tribune.

Ils exposent leur programme. A minuit, la séance continuait.

Les maximalistes auraient quitté la séance

LONDRES, 19 janvier. — Un sans-fil transmet l'information suivante :

« A tous les comités navals centraux de la Baltique, d'Helssingfors, Sébastopol, Bakou, Cronstadt, Arkhangel, Vladivostok, Osipov et Mourmansk :

« L'ouverture de l'Assemblée constituante a eu lieu aujourd'hui. Les membres de l'Assemblée constituante appartenant à la fraction des bolcheviks et à l'aile gauche des socialistes révolutionnaires se sont retirés de la réunion. »

« Des manifestations populaires se sont produites le jour de l'inauguration de l'Assemblée. Les soldats, ouvriers et marins n'ont pas pris part à ces manifestations. Un comité naval révolutionnaire a été institué à Petrograd. L'ordre a été maintenu dans la ville, grâce aux marins, aux soldats et aux gardes rouges. »

« Signé : RIZHKOFF, pour le chef du département politique. » (Radio.)

L'état-major britannique va être remanié

LONDRES, 19 janvier. — Le correspondant parlementaire du Times croit savoir que le général sir Herbert Lawrence a été nommé



GÉNÉRAL SIR HERBERT LAWRENCE
chef d'état-major de l'armée britannique

chef d'état-major de sir Douglas Haig, et déclare que ce n'est là que le prélude à un grand nombre de changements qui auront lieu prochainement dans le haut commandement britannique en France. (Information.)

LASSITUDE ET DÉCEPTION

LA DOUBLE CAUSE DES GRÈVES AUTRICHIENNES

Elles sont provoquées par la disette et la menace de rupture des pourparlers de Brest-Litovsk.

Les grèves qui viennent d'éclater en Autriche, et qui couvraient depuis plusieurs jours, ont un caractère de gravité spécial. D'abord elles ont pour cause directe la question alimentaire. Ensuite, elles surviennent au moment où les exigences de l'Allemagne risquent de faire échouer les négociations de Brest-Litovsk.

Il est certain que l'Autriche souffre encore plus gravement que l'Allemagne de la disette et que sa situation économique est pire. La fatigue de la guerre s'y fait encore plus vivement sentir que chez les Allemands. Les paroles prononcées à diverses reprises par les hommes d'Etat austro-hongrois montrent que le gouvernement se rend compte de cette lassitude des populations. Aujourd'hui, cette lassitude est presque de la révolte. L'annonce des pourparlers engagés en Russie avait éveillé en Autriche l'espoir de voir luire enfin le jour de la paix. La menace de la rupture avait causé une déception grave. L'attitude intransigeante de l'Allemagne, qui fait craindre une rupture cette fois définitive, n'a pu manquer de surexciter les foules autrichiennes. Il est à remarquer que des manifestations ont eu lieu à Vienne devant les bureaux de la Reichspost, journal qui demande des conquêtes.

On conçoit donc que le comte Czernin tienne à affirmer qu'il ne se solidarise pas avec le gouvernement de Berlin et que le point de vue de Vienne, dans les questions de la paix et des annexions, n'est pas celui des pangermanistes.

En même temps, à la Chambre hongroise, M. Wékerré déclare qu'il est injuste que la double monarchie ait conclu une union douanière avec l'empire allemand et que l'Autriche et la Hongrie ont conservé leur liberté. C'est le *Mitteuropa* qui est renié par le premier ministre de Hongrie, comme l'annexionnisme l'est par le ministre des Affaires étrangères.

La disette a été, pour les peuples de Charles I^{er}, le commencement des grèves. Les grèves pourraient bien être, pour l'empereur et ses ministres, le commencement de la sagesse. — J. B.

Les lois sont-elles rigoureusement observées ?

La commission centrale de contrôle à la Chambre des députés a été saisie de nombreux cas de violation de la loi Mourier.

On ne sait pas assez dans le public qu'il existe à la Chambre une commission centrale de contrôle chargée de veiller et de réprimer les abus qui lui sont signalés concernant l'observation des lois.

Son président, M. Dumour, député des Landes, a bien voulu nous fournir, hier, quelques précisions sur le fonctionnement de cette commission.

« Elle ne fait que commencer ses travaux, nous a-t-il déclaré; son rôle est si complexe qu'il a fallu adopter une organisation tout administrative. La commission est divisée en sections et sous-sections, chacune s'occupant d'affaires spéciales, suivant qu'elles concernent tel ou tel ministère. C'est la seule méthode à adopter pour agir vite et bien. Toutes les réclamations qui nous parviennent font l'objet d'une enquête immédiate, souvent délicate; pour la mener à bien nous faisons appel aux membres du Parlement. »

« Au cours de la dernière réunion, nous avons examiné différents cas de violation de la loi Mourier. Une centaine de ces cas concernent le paragraphe de cette loi ayant trait à l'indemnité. Vous n'ignorez pas que la loi Mourier précise que lorsqu'un indigène est retenu à l'arrière comme étant considéré indispensable dans le service auquel il est affecté, le dossier doit comporter le motif de cette indispensable. Pendant les premiers mois qui ont suivi l'application de cette loi, il a été tenu compte de cette obligation; mais, depuis le mois de décembre, cette mention semble avoir disparu. Nous avons le devoir de réclamer des éclaircissements. Il est indispensable que les lois soient exécutées conformément à l'esprit où elles ont été votées. »

« Oh ! je suis, ajoute l'honorable député, que la commission centrale de contrôle n'est pas bien vue par tout le monde. On l'a déjà surnommée : tribunal de l'iniquité; comité de salut public; mais que nous importe !... Comité de salut public, soit; mais nous ne ferons pas acte de faiblesse. Les résultats, d'ailleurs, ne se feront pas attendre. »

« Mais, interrogeons-nous, qui peut être rendu responsable de ces inobservances des lois ? »

« En général, elles proviennent d'une mauvaise interprétation, volontaire ou involontaire, des circulaires et règlements d'administration. Elles sont dues aussi à la confusion des textes. Il nous est facile de nous en rendre un compte exact, car il est rare que les cas qui nous sont signalés soient isolés dans une même région. Les responsabilités sont donc faciles à dégager. »

« Avez-vous déjà obtenu des résultats ? »

« Ainsi que je vous le disais tout à l'heure, nous en sommes encore à nos débuts. Je peux cependant vous citer un exemple. Une circulaire ministérielle a prescrit que pour être admis dans les services de l'Intendance, il fallait témoigner d'aptitudes professionnelles. Il est advenu que pour un mobilisé on a lu : aptitudes physiques. Réclamation. Nous avons commencé à enquêter sur ce cas lorsque, par suite d'une indisposition, le service intéressé fut informé. Dans les huit jours, même avant notre intervention, l'injustice était réparée. »

« D'ailleurs, conclut le président, nous ferons sous peu connaître à la Chambre le résultat de nos travaux. Nul doute que cette publicité ne donne un nouvel élan à notre œuvre. » — L. C.

LES SCHELLÉS ITALIENS

M. BOUCHARDON A TERMINÉ HIER L'INVENTAIRE

M. Caillaux, ainsi que les magistrats italiens, assistèrent à cette opération qui dura 4 heures.

Le capitaine Bouchardon et les magistrats italiens ont repris, hier après-midi, deux heures et demie, en présence de M. Caillaux, l'inventaire des documents saisis dans le coffre-fort de la Banca di Sconto, à Florence.

A six heures les scellés étaient entièrement inventoriés. Si nous ignorons leur contenu, du moins nous avons pu savoir que, dûment cachetés et paraphés par M. Caillaux, les documents ont été replacés soigneusement sous scellés. Ceux-ci sont au nombre de huit, et nous préciserons même que chacun d'eux nécessita la rédaction d'un procès-verbal qui fut signé par l'ancien président du Conseil, le capitaine rapporteur, les magistrats italiens et les greffiers, soit six signatures.

Au fur et à mesure de leur constitution, les scellés ont été enfermés dans le coffre-fort placé dans le cabinet du capitaine Bouchardon, à la porte duquel veillent nuit et jour deux vigiliants plantons.

Un peu après six heures, M. Caillaux, toujours escorté de M. Priolo et de deux inspecteurs, a regagné, par l'escalier du Petit-Parquet, l'automobile qui stationnait dans la cour de la Sainte-Chapelle pour le ramener à la prison de la Santé.

Dans la matinée, le capitaine rapporteur avait recueilli le témoignage d'un commandant de chasseurs à pied, tandis que son substitut, le lieutenant Jousset, recevait une nouvelle déposition du capitaine Ladoux, ancien sous-chef du 2^e bureau au ministère de la Guerre.

DÉCLARATION DE M. CECCALDI

M. Pascal Ceccaldi est venu hier dans les couloirs de la Chambre.

Il a déclaré que son client, M. Caillaux, avait assisté à l'ouverture des scellés des dossiers saisis à Florence et affirmé que deux de ces derniers avaient été expurgés.

« Nous avons un double de toutes leurs pièces, a dit le député de l'Aisne. Si le gouvernement ne publie pas tout ce qui a été trouvé dans le coffre-fort, nous serons obligés de les communiquer à la presse. »

Comment fut arrêtée une espionne de Luxbourg

Grâce à notre vigilance, la cantatrice italienne Elena Teodorini ne put rentrer en Europe après un séjour à Buenos-Ayres.

ROME, 19 janvier. — La censure vient de lever l'interdit qui pesait sur la nouvelle de l'arrestation de la cantatrice italienne Elena Teodorini.

« La Teodorini se trouvait, en 1915, à Buenos-Ayres, où elle fit la connaissance du comte de Luxbourg, qui, croit-on, utilisa ses services et en fit une espionne. »

Le 2 octobre 1917, la Teodorini s'embarqua sur le paquebot espagnol *Reina-Victoria-Eugenia* pour rentrer en Europe. Mais, une fois hors des eaux américaines, le paquebot fut arrêté par un torpilleur britannique. Les officiers anglais opérèrent à bord une perquisition et furent particulièrement mal accueillis par la Teodorini. Quoi qu'il en soit, le paquebot fut autorisé à poursuivre sa route.

Or, en arrivant dans les eaux de Cadix, le bâtiment fut de nouveau arrêté par un croiseur britannique. Les officiers montèrent à bord du *Reina-Victoria-Eugenia*, et leurs investigations portèrent tout particulièrement sur les bagages de la cantatrice. Quelques documents furent saisis. Mais la Teodorini, qui se croyait tirée d'affaire, devait bientôt s'apercevoir du contraire.

Un troisième croiseur, français celui-là, ordonna dans les eaux italiennes au paquebot de s'arrêter.

Et cette fois, les officiers français, dès qu'ils furent en présence d'Elena Teodorini, la mirent en état d'arrestation, ordonnant son transport à bord du croiseur qui les avait amenés. »

On séquestre aux États-Unis des valeurs appartenant à la comtesse Bernstorff

NEW-YORK, 18 janvier. — Des valeurs dont le montant est estimé à plus de 4.250.000 francs, et qui appartiennent à la comtesse von Bernstorff, femme de l'ancien ambassadeur d'Allemagne aux États-Unis, ont été trouvées dans les combles des « New-



LA COMTESSE BERNSTORFF

York and Washington Trust Companies ». Ces valeurs sont maintenant entre les mains de M. Mitchell Palmer, séquestre des propriétés appartenant aux étrangers. Certaines de ces valeurs représentent des intérêts dans des compagnies allemandes établies aux États-Unis.

LES DEUX SALONS SE TIENDRONT AU PETIT-PALAIS

La Société des Artistes Français et la Société Nationale ouvriront au public une seule exposition.

La guerre avait fait disparaître les deux Salons annuels de peinture : celui de la Société des Artistes Français, qui ouvrait en mai, et celui de la Société Nationale des Beaux-Arts, qui le précédait de quinze jours pour fermer en même temps, le 30



M. FLAMENG (Artistes Français) M. ROLL (Société Nationale) (Phot. H. MANUEL.)

juin. Durant ces deux mois, les deux rivaux vivaient côte à côte sous le même toit palatial, mais ils avaient chacun son entrée, son catalogue et même son public, car chaque admirateur des Artistes Français devenait volontiers critique à la Nationale, et vice versa.

Les hostilités firent disparaître les petites rivalités, mais en même temps les manifestations utiles, nécessaires. On a pu renouveler les plaisanteries, faciles au sujet des kilomètres de toiles annuellement alignées, mais on sait maintenant ce que l'art français a perdu par suite de la suppression de ces Salons.

Forts de cette certitude et soucieux de l'avenir de la peinture, MM. Bonnal, Besnard, Cormon, Flameng, Lhermitte et Verlet, en décembre dernier, demandèrent au Conseil municipal d'organiser une exposition d'art contemporain. Les deux Sociétés sollicitèrent ensuite la concession du Palais des Beaux-Arts de la Ville pour y installer, au bénéfice de leurs œuvres de guerre, l'exposition que nous avions coutume d'appeler en face.

Une délibération du Conseil, sur le rapport de M. Deville, président la quatrième commission, autorisa cette exposition et ratifia le choix du cadre.

Du 1^{er} avril au 15 juillet, les deux Sociétés seront donc chez elles au Petit-Palais, le Grand-Palais devant conserver ses blessés militaires.

Il importe de souligner le caractère charitable de cet important accord qui a pour but de « venir en aide aux œuvres de guerre artistiques ». Les deux salons, chacun avec l'organisation qui lui est propre, ouvriront au public une seule exposition. Aucune catégorie d'artistes ne sera favorisée; les œuvres seront choisies sans considération des titres obtenus antérieurement par les auteurs.

Les Artistes Français occuperont le côté des Champs-Élysées, et les Beaux-Arts le côté Seine. Il y aura, croyons-nous, un seul catalogue, et le prix de l'entrée (50 centimes le dimanche après-midi, 1 franc en semaine et le dimanche matin) permettra de passer d'un groupement à l'autre.

La Société Nationale diviserait la place dont elle dispose, en attribuant un tiers aux sociétaires, un tiers aux associés recrutés par un référendum sans jury, un tiers aux exposants de la Société n'ayant aucun titre, mais sur décision d'un jury. Degus et Rodin seront présents par quelques-unes de leurs belles œuvres.

La Ville de Paris a décidé de faire l'avance des frais d'organisation. A la clôture, elle se remboursera sur les recettes, prélevant, en outre, les frais de remise en état. Le surplus sera réparti entre les deux Sociétés : deux tiers aux Artistes Français et un tiers aux Beaux-Arts. La Ville prêtera, en outre, le personnel qui assurera la surveillance et le gardiennage.

Les œuvres vont donc prochainement sortir des ateliers. Le vernissage, qui était une brillante journée de la vie parisienne d'avant-guerre, marquera, cette année, une date pour l'art français. Cette manifestation montrera, en outre, quelle a été l'influence des événements sur les sentiments qui s'expriment avec de la couleur. — ROGER VALBELLE.

Aurons-nous une crise des allumettes ? Non

Mais il faut les économiser

Les statistiques nous apprennent que la consommation des allumettes chimiques atteignait en France 56 milliards. Ce chiffre déjà fantastique est bien près d'atteindre 60 milliards...

Or, notre usine de Saintines, dans l'Oise, débite annuellement 6 milliards de tiges en bois de peuplier. Le développement de l'outillage nous permet aujourd'hui d'en fabriquer 24 milliards.

Pour combler le déficit, on a fait appel aux allumettes chimiques de Suède, de Norvège, d'Algérie. L'Indo-Chine nous en envoie, l'année dernière, près d'un milliard.

En réalité, si le consommateur économise les allumettes ne manquera pas. Restreignons !...

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

LA VIE DES GIRLS A PARIS

Le Reverend Cardew et M^{lle} Loie Fuller veulent organiser un home pour les soustraire aux dangers de la rue.

Avez-vous songé quelquefois à ce que peut-être, en tout temps et surtout depuis la guerre, la vie d'une petite danseuse ? Tous les périls la guettent. Rien n'est plus près de la scène que la rue. Les Anglais, qui ne cessent pas d'être pratiqués lorsqu'il s'agit de la morale, ont songé à sauvegarder la jeunesse des « dancing girls » qui, au music-hall, sont une des joies du regard. Des hôtels privés leur permettent de vivre leur vie de cigales, les mettent à l'abri des curiosités malsaines, des promiscuités dangereuses. A Paris, elles avaient un « home » qu'elles ont dû abandonner au début des hostilités. Le Rév. Cardew, aumônier de l'« Action Church Union » et chapelain de l'« English Church of Saint-George », voudrait, avec l'aide de quelques personnes charitables, leur reconstituer un asile, un nid confortable, entre Montmartre et les grands boulevards.

Elles sont toujours, nous dit-il, à peu près cent cinquante qui viennent distiller la capitale et ne trouvent que difficilement à se loger. Le Casino de Paris, l'Olympia, les Folies-Bergère, Femina, le Nouveau-Cirque, Ba-Ta-Clan, les retiennent pendant leurs heures de travail. Ce que nous voudrions c'est un immeuble avec des chambres pour une cinquantaine de lits, un grill-room que toutes celles qui sont à Paris pourraient fréquenter, une salle de récréation et une bibliothèque. Plusieurs étages dans un immeuble ne suffiraient pas, car les autres locaux généraux nos petites pensionnaires autant qu'ils pourraient être gênés par elles. L'existence d'une « dancing girl » semble anormale par suite des exigences de sa profession. Nous voudrions lui offrir le moyen d'être chez elle pendant un certain temps, à une étape de sa vie nomade.

Le reverend nous donne sur la carrière de ses petites protégées les détails les plus émouvants. Le métier est pénible, surtout les jours où il faut paraître deux fois sur la scène. Le gain, à lui seul, indique combien les dangers sont réels : il allait de 140 à 250 francs par mois avant la guerre. Il s'est élevé de 250 à 325, mais les longues séries de répétitions ne sont pas payées.

Une période plus difficile encore que celle des répétitions est celle qui sépare deux contrats. Les petites danseuses sont toutes d'une extrême jeunesse. De quatorze à seize ans, elles ne peuvent s'engager sans l'autorisation des parents et des autorités. Au delà, elles sont libres, et elles n'ont pas toujours l'expérience qu'il leur faudrait pour éviter les pièges d'une vie si particulière. A vingt-cinq ans, leur carrière est à peu près finie. Beaucoup se marient, de préférence en dehors de leur profession. Les plus favorisées deviennent d'excellentes femmes d'intérieur. La cigale prend ses habitudes de la fourmi. Le foyer dont elles ont été longtemps si éloignées est enfin le havre où elles goûtent la douceur de vivre. Les autres accompagnent les tournées, organisent les caravanes, s'ingénient à rendre des services qui justifient leur présence au milieu des essais nouveaux.

Une à une, notre interlocuteur nous présente les photographies qu'il conserve : la plupart portent une respectueuse dédicace. Il y a dans certains groupes des enfants de neuf ans, que la loi aujourd'hui protège. Sous le travesti, le léger costume, une grâce juvénile évoque les évolutions disciplinées devant la rampe ou dans la nappes lumineuse des projecteurs. On nous fait observer que quelques-unes — les plus pâles — sont de celles qui ont rencontré naguère dans les cafés de nuit. Elles ont innocemment accueilli un air provocant qui est leur masque professionnel. D'autres, par contre, qui pourraient être des prix de beauté, ont dans les traits et le regard une noblesse un peu mélancolique.

Mrs Cardew, qui s'intéresse vivement à l'œuvre charitable de son mari, nous fait voir un peu de la tendre pitié qu'elle éprouve pour ces jeunes filles, et c'est sur son conseil qu'on quitte le presbytère de la rue Auguste-Vacquerie nous avons voulu voir Mlle Loie Fuller, dont l'initiative s'est jointe à celle de l'aumônier.

Il ne faut pas juger les danseuses sur les apparences, nous dit l'artiste célèbre. Il ne faut pas les juger ! La vertu est une épée entre les mains de la femme ! Plaignons celles qui se laissent désarmer. Quoi qu'il en soit les girls sont partout, populaires. Le public qui, en suivant leurs ébats, prend sa part de responsabilité, voudra peut-être nous permettre de réaliser une œuvre charitable et digne de la plus sérieuse sollicitude. Pour moi, je n'ai conservé à Paris que trois de mes petites collaboratrices, car, à vrai dire, je n'ai pas d'élèves. Les autres sont en Angleterre. Toutes ces enfants ont le droit de vivre et cela nous crée le devoir de les aider à conserver une âme droite et à se faire une place dans une existence morale. On peut être, en effet, une toute petite danseuse et vivre ainsi sans perdre jamais le précieux respect de soi-même. — ROGER VALBELLE.

Les becs de gaz auront des verres bleus

Du moins, nos édiiles y songent. Cette transformation, mise à l'essai dans une partie du 7^e arrondissement, ne vise pas à protéger les yeux des Parisiens, mais à alléger le halo lumineux qui, de loin, déceie la capitale.

La coloration bleue atténue considérablement la visibilité des foyers ; mais la contre-partie de cet avantage, c'est que, si l'on y voit peu maintenant la nuit, on n'y verra plus du tout si l'essai se généralise.

On règle un conflit à propos de bottes

M. Colliard, ministre du Travail, a vu se dénouer, hier, dans son cabinet, le conflit qui divisait l'Union amicale des bottiers de Paris et leurs ouvriers, cordonniers et piqueurs de la commande cousu-main.

Une convention a été signée par les délégués des parties, accordant une nouvelle majoration de 10 0/0 aux grévistes, qui reprendront le travail lundi.



LES POURPARLERS DE BREST-LITOVSK INTERROMPUS

M. Trotsky est parti pour Petrograd, mais les délégués russes sont restés.

LONDRES, 19 janvier. — On mande de Petrograd au Times le 17 janvier : Les pourparlers de Brest-Litovsk sont provisoirement interrompus.

D'autre part, une dépêche de Bâle dit que M. Trotsky est parti cette nuit pour Petrograd. Les autres membres et tout le personnel de la délégation russe sont restés à Brest-Litovsk.

Une autre dépêche de Genève donne les commentaires de la presse allemande sur le départ de M. Trotsky.

Le Lokal Anzeiger écrit : « Nous ne regretterons pas le départ de Trotsky parce que l'on est las de ses longs discours sur des questions de politique générale. »

Les maximalistes veulent que les Romanof passent en jugement

PETROGRAD, 19 janvier. — Le Novaya Iyza est informé de source autorisée que la légation allemande a demandé au conseil des commissaires de ne pas s'opposer à ce que l'ex-impératrice et les autres membres de la famille ayant des liens de parenté avec Guillaume II rentrent en Allemagne.

Le conseil des commissaires non seulement a repoussé catégoriquement cette demande, mais a répondu par l'ordre d'instaurer le procès de la famille Romanof. (Havas.)

Une émeute avant la séance de l'Assemblée constituante

PETROGRAD, 18 janvier. — Quatre heures avant l'ouverture de la Constituante, un groupe de maximalistes a attaqué le cortège formé par l'Association pour la défense de la Constituante, arrachant et lacérant les bannières.

Après un premier ordre de tirer en l'air, un feu de mitrailleuses fut commandé : il y eut plusieurs tués, dont M. Logvinof, membre du comité exécutif des délégués paysans et de nombreux blessés, dont plusieurs femmes.

Le roi de Roumanie adresse un ordre du jour à son armée

JASSY, 19 janvier. — A l'occasion du nouvel an, le roi Ferdinand a adressé à l'armée un ordre du jour dans lequel il dit que « l'ennemi, loup affublé d'une peau de mouton, essaie de flatter les Roumains par de douces paroles, pour mettre la main d'autant plus sûrement, sur la proie convoitée. »

Des socialistes alliés se réuniront mardi en Angleterre

MM. Renaudel et Longuet représenteront les socialistes français à cette conférence

LONDRES, 19 janvier. — On annonce que les représentants étrangers qui assisteront à la conférence du Labour Party, à Nottingham, mardi prochain, seront : pour la France, MM. Renaudel et Jean Longuet ; pour la Belgique : M. de Brouckère ; pour la Russie : M. Litvinoff, récemment nommé par le gouvernement maximaliste ambassadeur à Londres.

M. Camille Huysmans, secrétaire du bureau socialiste international, a pu quitter Stockholm et arrivera probablement à temps pour participer à la conférence.

Une séance publique aura lieu dans la soirée de mardi à laquelle M. Ogden, président du Comité parlementaire du congrès des Trade-Unions, et M. T. W. Allen, au nom du mouvement coopératif, souhaiteront la bienvenue aux délégués étrangers. (Radio.)

LES COMMUNIQUEES OFFICIELS

CEUX DE L'ENTENTE :

Front français

14 HEURES. — Pendant la nuit, actions d'artillerie assez vives en Champagne, dans la région d'Auberive et sur la rive droite de la Meuse, au nord de Bezonvaux. Rien à signaler ailleurs.

23 HEURES. — Rien à signaler, en dehors d'une activité d'artillerie au nord du Chemin des Dames et sur la rive gauche de la Meuse.

Front britannique

13 HEURES. — Aucun événement important à signaler sur l'ensemble du front.

22 HEURES. — Aucun événement important à signaler, en dehors de quelques tentatives infructueuses de coup de main effectuées par l'ennemi la nuit dernière et ce matin sur nos tranchées vers Neuve-Chapelle et au sud de Lens.

AVIATION. — Quoique le ciel soit resté couvert pendant toute la journée d'hier et qu'il ait plu par intervalles, l'aviation a pu montrer quelque activité, notamment dans les fonctions d'opérations de réglage.

Nos aviateurs ont jeté des bombes et tiré de faible hauteur un grand nombre de cartouches de mitrailleuses sur divers objectifs à terre, y compris un long convoi qui a subi de nombreuses pertes vérifiées.

Trois appareils ennemis ont été abattus en combats aériens et un quatrième par nos feux d'infanterie. Un cinquième aéroplane allemand a été abattu désemparé par nos canons spéciaux. Un des nôtres n'est pas rentré.

Front belge

Pendant l'après-midi du 18 janvier, la lutte d'artillerie a été assez intense entre Nieupoort et Dixmude.

Aujourd'hui, notre artillerie a effectué des tirs de destruction sur des organisations défensives ennemies situées au sud de Dixmude.

Les tirs d'artillerie ont été, de part et d'autre, assez intenses

LES DÉCLARATIONS DE M. LLOYD GEORGE

"C'EST A LA FRANCE QU'IL APPARTIENT DE RÉGLER LA QUESTION DE L'ALSACE-LORRAINE"

"La détermination du gouvernement anglais, a ajouté le premier ministre, est de se tenir aux côtés de la démocratie française dans sa lutte."

LONDRES, 19 janvier. — Après le discours qu'il venait de prononcer hier devant les travaillistes, M. Lloyd George a été amené à répondre à certaines questions posées par des délégués.

A l'un d'eux qui lui demandait d'expliquer brièvement ce qu'il entendait par la « reconsidération » de la question d'Alsace-Lorraine, le premier ministre a répondu :

« J'ai exposé récemment avec clarté, je crois, les vues du gouvernement. M'est avis que le peuple britannique se tiendra aux côtés du peuple de France. C'est une question qu'il doit décider. »

« Vous devez vous souvenir que, pour le peuple français, il ne s'agit pas seulement d'une question territoriale ; c'a été une question de principe vitale, c'a été comme une blessure ouverte dans son flanc, pendant près de cinquante ans ; jamais il n'a pu vivre en paix pendant toute cette période, et ses vœux sont qu'il est impossible d'avoir la paix en France tant que cette question ne sera pas résolue une fois pour toutes ; et si vous ne pouvez obtenir la paix pour la France, vous n'aurez pas la paix en Europe. Il vous faut donner une solution à cette question si vous ne voulez pas avoir une série de guerres en Europe. »

« Donc, notre opinion est que le peuple de France, qui a un intérêt primordial à cette question, est le peuple qui doit décider ce qu'il considère comme juste ; à cet

égard, la détermination du gouvernement britannique est de se tenir aux côtés de la démocratie française dans sa lutte. »

D'autres délégués ayant abordé la question de la paix, M. Lloyd George leur répondit par cette déclaration :

« Dès que les Allemands montreront la moindre disposition à négocier la paix sur des bases équitables (les conditions ont été exposées, et ce sont les conditions que le parti travailliste lui-même a adoptées en substance), il n'y aura pas alors de notre part la moindre répugnance à entamer des négociations de paix. »

Après avoir constaté la difficulté qu'il y a pour tout gouvernement de décider de l'opportunité d'une conférence de la paix avant d'avoir la certitude d'en sortir avec une solution satisfaisante, le premier ministre a poursuivi :

« Vous pouvez être convaincus que nous nous sommes efforcés de rechercher la paix, ainsi que tous les autres gouvernements. En fait, c'est la besogne de tout gouvernement de la rechercher et, naturellement, nous sommes tout le temps en train d'essayer de discerner s'il y a un indice quelconque dans l'attitude du gouvernement allemand qui permette de croire à un retour à la raison. Je regrette de devoir dire que nous ne trouvons rien qu'un complet endurcissement et une détermination résolue d'obtenir un triomphe purement militaire. »

Les grèves autrichiennes atteignent surtout les usines de guerre

Le Petit Parisien reçoit la dépêche suivante :

ZURICH, 19 janvier. — Le mouvement gréviste s'accroît, atteignant d'une façon toute particulière la grande industrie de guerre.

Dans les arsenaux, les chemins de fer régionaux, sur la voie ferrée du Semmering, Otakring, Florisov, le travail a cessé.

Hier, à quatre heures, plusieurs dizaines de milliers d'ouvriers des usines étaient réunis dans les rues centrales de Vienne. Pendant longtemps ils restèrent calmes, puis soudainement ils se jetèrent contre les tramways, forçant ainsi la direction des compagnies à arrêter complètement le service.

Les employés des trains ont fait cause commune avec les grévistes. Une colonne de plusieurs milliers de manifestants a pénétré dans l'intérieur de la ville.

A Wienneustadt la grève est complète dans les fabriques d'avions. Dans les grandes fabriques de munitions de Roth, le chômage est aussi complet.

A Trieste, les ouvriers des fabriques de munitions ont déclaré la grève.

L'Arbeiter Zeitung proteste contre la réduction de la ration de pain, disant que, tandis que six millions et demi de producteurs continuent à mourir de la ration complète de farine, dix-sept millions et demi de consommateurs se débattaient contre une disette grave et le journal accuse le gouvernement de complicité avec les agrariens.

Mise en liberté provisoire

A la demande de M^{re} André Lejeune, le

lieutenant Allaert, substitut au troisième conseil de guerre, vient d'accorder, pour raison de santé, la mise en liberté provisoire d'Adeline Gallier, dite « Fonslette », la compagne de Sébastien Faure.

Un vapeur espagnol est torpillé le « Bona-Nova »

Le 15 janvier, à midi, le vapeur espagnol Bona Nova, qui avait arboré son pavillon national et avait ses couleurs peintes sur sa coque, a été torpillé par un sous-marin, en Méditerranée occidentale.

Le vapeur a pu être remorqué dans un port.

M. Jonnart candidat à l'Institut

M. Jonnart, sénateur, haut commissaire du gouvernement français en Grèce lors des événements que l'on sait, vient de poser sa candidature au siège de membre libre de l'Académie des Sciences morales et politiques vacant par suite du décès de M. Eugène Rostand, père d'Edmond Rostand. Lecture de sa lettre de candidature a été donnée, hier, en séance de cette Académie.

MM. le docteur Grasset, de Montpellier, et Fernand Laudet sont candidats au même siège.

Une jeune domestique condamnée à mort

La cour d'assises de la Seine a condamné, hier, à la peine de mort, une jeune domestique de vingt-trois ans, Germaine Oudin. Celle-ci, le 27 août dernier, étrangla une défilante du boulevard du Port-Royal, Mme Sourzac, afin de la voler. Pour dissimuler son crime Germaine Oudin tenta de mettre le feu à l'appartement.

M^{re} Valabrègue assistait Germaine Oudin, qui a fait des aveux complets. En entendant le verdict, la condamnée s'évanouit dans une crise de larmes. Les jurés ont signé en sa faveur un recours en grâce.

entre Nieupoort et Pervyse, vers Dixmude et Bixchoote. Une de nos batteries antiaériennes a abattu un avion allemand au nord de Kyppe.

Front de Macédoine

(18 janvier). — Actions d'artillerie réciproques dans la région de Monastir et dans la boucle de la Cerna, où nos tirs ont provoqué l'incendie d'un dépôt de munitions.

L'aviation britannique a exécuté plusieurs bombardements sur la voie ferrée de Doiran et dans la région Petric-Sérés.

Front italien

Au cours de la nuit du 17, l'adversaire a de nouveau tenté une attaque sur une large partie de notre tête de pont de Caposile. Le feu de l'artillerie, promptement intervenue, l'a arrêté net et les quelques groupes qui ont pu aborder nos fils de fer barbelés ont été détruits par un feu de mousqueterie et de mitrailleuses.

Au cours de la journée, les deux artilleries ont été plus actives sur les deux rives de la Brenta et dans le secteur oriental de Montello.

Nos groupes d'explorateurs ont mis en fuite de petits postes ennemis et capturé du matériel sur le plateau d'Asiago.

CEUX DE L'ENNEMI :

Fronts allemands

THEATRE OCCIDENTAL DE LA GUERRE. — Vifs combats d'artillerie dans le saillant au nord-ouest d'Ypres, sur la rive méridionale de la Scarpe et dans la région de Meuvres. La canonnade s'est intensifiée également sur de nombreux points du reste du front, principalement sur les deux rives de la Meuse.

THEATRE ORIENTAL DE LA GUERRE. — Rien à signaler.

FRONT DE MACEDOINE. — Dans la boucle de la Cerna, notre position de hauteurs au nord-est de Paralovo a été soumise, pendant toute la journée, au bombardement de l'artillerie et des mortiers de tranchée.

FRONT ITALIEN. — La situation est sans changement.

M. CH. HUMBERT A ÉTÉ CONFRONTÉ AVEC M^{me} LENOIR

Le sénateur de la Meuse fut également confronté, hier, avec M. Pierre Lenoir.

Deux confrontations émouvantes ont eu lieu, hier après-midi, dans le cabinet du juge Drioux. Ce fut tout d'abord celle de M. Charles Humbert avec M^{me} veuve Lenoir, et ensuite le sénateur de la Meuse fut mis en présence de Pierre Lenoir.

M^{me} Lenoir déclara que dans les diverses entrevues qu'elle eut avec M. Humbert celui-ci ne lui avait jamais rien dit qui pût être considéré comme une menace.

Elle reconnut que, ne connaissant pas le sens juridique des mots, elle a pu parler de chantage sans se rendre compte de la gravité de ces propos.

M^{me} Lenoir ajouta : « En revanche, M. Leymarie et le capitaine Ladoux — celui-ci peut-être de bonne foi — me terrorisaient. »

En sortant du cabinet de M. Leymarie, un avocat lui aurait dit : « Humbert a des documents suffisants pour déshonorer plusieurs familles. »

M^{re} de Moro-Giafferi, défenseur de M. Charles Humbert, posa à M^{me} Lenoir plusieurs questions.

Celle-ci dut reconnaître qu'elle n'avait jamais eu connaissance d'aucun document, à l'exception d'une lettre de Munir pachà.

M^{me} Lenoir parle également de la menace qui lui avait été faite d'envoyer son fils devant un conseil de guerre pour absence irrégulière.

« Mon fils, dit-elle, m'a déclaré que cette menace ne tenait pas debout parce qu'il ne s'était jamais absenté sans permission. »

Et comme le juge fait remarquer que dans ces conditions Pierre Lenoir n'a pu subir aucune pression, M^{me} Lenoir répond :

« Mon émotion maternelle est pourtant bien compréhensible. »

Sur de nouvelles questions du défenseur, M^{me} Lenoir avoue que la transaction aboutit à un chèque d'un million qui lui fut payé en espèces. Elle déclara également que le contrat Scholler était connu d'elle dès avant la mort de son mari.

Confronté à son tour avec M. Humbert, Pierre Lenoir maintient qu'il n'a pas à spécifier les faits nouveaux qui avaient motivé sa plainte en chantage.

« J'en voulais surtout, dit-il, à M. Humbert d'avoir abusé du désarroi de ma mère pour l'amener à la transaction du 28 décembre 1915. »

M. Humbert se borne à répondre que ces arrangements ont été réglés par les conseils des deux parties, des avocats honorables et expérimentés.

L'instruction de la plainte en chantage est virtuellement close et l'on ne peut préjuger quelle sera la décision du juge.

Quant à l'instruction de l'affaire Humbert-Lenoir-Desouches ouverte sur la plainte du procureur général pour commerce avec l'ennemi, elle est terminée et le dossier se trouve entre les mains de la justice militaire.

Le kronprinz est à Berlin

BALE, 19 janvier. — Le kronprinz est toujours à Berlin, où il a eu hier un entretien avec le kaiser.

NOUVELLES BRÈVES

Condamnation des émeutiers de Zurich. — Les meneurs des troubles révolutionnaires qui se sont produits à Zurich le 19 novembre viennent d'être condamnés : Fischer, 10 mois de prison ; Acklin, lieutenant de réserve dans l'armée suisse, 7 mois de prison et dégradation ; Muno Acklin, 5 mois de prison ; Muno Acklin et Heuberger, 4 mois de prison ; Weibel, sujet autrichien, 3 mois de prison.

Cambrioleurs en automobile. — On mande de Nevers que six bandits, deux femmes et quatre hommes, parcourant la région en automobile, ont été surpris au moment où, vers deux heures de l'après-midi, ils cambriolaient une maison appartenant à Mme Maupetit, à Bourgnon. Armes de fourches et de fusils, les cambrioleurs du village traquèrent les malheureux. Un seul a pu prendre la fuite.

ON DEMANDE deux conducteurs de camions automobiles. S'adresser à la Papeterie de la Seine, avenue de la République, à Nanterre.

Bourse de Paris, 19 janvier 1918

VALEURS	Cours précédent	Cours du jour	VALEURS	Cours précédent	Cours du jour
PARQUET			Marché des changes		
5 0/0 libéré	88 55	88 55	Angleterre	127 1/2	127 1/2
3 0/0 libéré	69	69	Belgique	380	378 50
3 0/0 amort.	58 25	58 25	Espagne	242	241 50
3 0/0 amort.	58 25	58 25	Italie	67	69
3 1/2	90	90	Portugal	567 1/2	572 1/2
1917 5 1/2	327 50	327	Roumanie	127 1/2	129 1/2
1918 5 1/2	351	352	Suisse	192 1/2	196 1/2
1919 5 1/2	358	358 50	Norvège	189	189
1920 5 1/2	370	369			
1921 5 1/2	361	361 50			
1922 5 1/2	308 50	308 50			
1923 5 1/2	295	296			
1924 5 1/2	285	285			
1925 5 1/2	230	230 50			
1926 5 1/2	495	495			
1927 5 1/2	44 25	44			
1928 5 1/2	40 50	40 50			
1929 5 1/2	34	33			
1930 5 1/2	118 20	118			
1931 5 1/2	60	60			
1932 5 1/2	63 45	63			
1933 5 1/2	408	403 50			
1934 5 1/2	509	509			
1935 5 1/2	85	85			
1936 5 1/2	5230	5230			
1937 5 1/2	708	708			
1938 5 1/2	1115	1105			
1939 5 1/2	445	442			
1940 5 1/2	300	300			
1941 5 1/2	322	324 75			
1942 5 1/2	197	197			
1943 5 1/2	480	478			
1944 5 1/2	329	329			
1945 5 1/2	331	331			

METALLS A LONDRES. — La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili, disponible, 110 1/2 livras ; Zinc, 20 1/2 ; Electrolytique, 22 1/2 ; Etain, comptant, 295 ; L'étain, 3 mois, 291 ; Plomb anglais, 28 1/2 ; Zinc, comptant, 54.

LES COURS

— De Madrid :
S. M. le roi Alphonse XIII a reçu en audience privée M. Archer Huntington, président à New-York de la Société espagnole d'Amérique.

INFORMATIONS

— M. Lloyd George vient d'entrer dans sa cinquante-sixième année.
— Rappelons qu'aujourd'hui dimanche aura lieu, 274, boulevard Saint-Germain, à deux heures et demie, une conférence du baron André de Maricourt, sur Adrienne de Noailles, femme du général de La Fayette, suivie d'une intéressante partie musicale et littéraire. Cette matinée par invitations est donnée sous le patronage d'une des œuvres les plus intéressantes de la guerre, "L'Enfant du soldat", fondée, en 1914, par le comte Fleury, sous les auspices de la comtesse de Martimprey et de Mme G. Firmin-Didot.

BIENFAISANCE

— Un concert sera donné, le 26 janvier, à trois heures, rue La-Boétie, 45, par Mlle Chevalier et M. Albert Mahaut, au bénéfice des hôpitaux auxiliaires de l'Association des dames françaises. Le programme sera entièrement consacré aux œuvres de César Franck.

NAISSANCES

— Mme Faure-Beaulieu a donné le jour à une fille, Geneviève.

MARIAGES

— Hier a été célébré, en l'église Saint-Pierre du Gros-Caillois, le mariage de Mlle Suzanne Hély d'Oissel, fille du général Hély d'Oissel, commandeur de la Légion d'hon-



LE MARIAGE DE M. LOUIS BEMBERG ET DE M^{lle} S^{uzanne} HÉLY D'OISSEL

neur, et de Mme, née de Mandell, avec M. Louis Bemberg, secrétaire de la légation de la République Argentine à Paris. La bénédiction nuptiale a été donnée aux jeunes époux par l'abbé Mugnier, ami des deux familles.

Les témoins de la mariée étaient : le capitaine Hély d'Oissel, son cousin, et Mme Champy de Bourjoly, sa tante. Ceux du marié : M. de Avar, ministre de la République Argentine en France, et M. Frédéric Bemberg, son frère.

En l'église Saint-Honoré d'Eylau a été béni, hier, par l'abbé Soulange-Bodin, curé de la paroisse, le mariage de M. Bernard Merle, décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre, fils de M. Merle et de Mme, née de Brimont, avec Mlle Suzanne Oussille, fille de M. G. Oussille et de Mme, née Bouillat. Les témoins du marié étaient : le colonel Merle, officier de la Légion d'honneur, et le comte André de Brimont, ses oncles. Ceux de la mariée : M. Gallice, son oncle, et le lieutenant J. Bernad, décoré de la croix de guerre, son cousin.

— Le mariage du comte de Carlisle, lieutenant de la marine britannique, décoré de la croix de guerre, avec miss Bridget Helen Horne Ruthven, fille de l'hon. Ruthven et de l'hon. Mrs Ruthven, a été célébré jeudi en l'église Saint-Paul, à Londres. La garde d'honneur était composée de marins qui, sous les ordres du comte de Carlisle, ont pris part aux combats du Jutland.

Dans l'assistance : duchesse de Buccleuch, lord Ruthven, comtesse de Selkirk, lord et lady Stuart de Wortley, vicomtesse Middleton, lady Hélène Wiltford, comtesse douairière d'Airlie, etc.

DEUILS

Nous apprenons la mort :
De Mme William Barbey, née Boissier, fille du grand naturaliste et nièce de la comtesse Agnès de Gasparin, qui a succombé en sa propriété de la Pierrière, au bord du lac de Genève. Elle laisse six enfants, parmi lesquels M. Frédéric Barbey, le distingué chartiste, actuellement chef du cabinet de son beau-père, M. Gustave Ador, membre du conseil fédéral helvétique, ministre des Affaires étrangères, et le peintre Valdo Barbey, décoré de la croix de guerre, qui a épousé récemment Mlle Lucienne Rouché, fille de M. Jacques Rouché, le sympathique directeur de l'Opéra.

De M. Pierre Le Marois, avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation, mort âgé de soixante-quatre ans ;
De M. Henry Gilbert, ancien attaché d'agent de change, décédé le 17 courant.

A LA SCABIEUSE, 8, rue Salomon-de-Caus (Square des Arts-et-Métiers). Tél. : Arch. 11-34. Modèles élégants. Deuil à domicile. Prix modérés.

LES ACCÈS D'ASTHME DIMINUENT DE FREQUENCE ET D'INTENSITE EN EMPLOYANT LA Poudre Louis Legras, 2 fr. 20. PHCies.

"BRETTELLES GALLIA"

Arthritiques
à base de
Lithinés Sels naturels
de la Société Martigny
constituent un hiver traitement agréable, efficace et le plus économique.

L'étui de 12 comprimés pour 12 litres d'eau minérale : 1/75 (impôt compris). Toutes Pharmacies. Laboratoire GUIGNIER, 91, rue St-Lazare, PARIS.

SAVON DENTIFRICE VIGIER

SAVON DENTIFRICE VIGIER

SAVON DENTIFRICE VIGIER

SAVON DENTIFRICE VIGIER

SAVON DENTIFRICE VIGIER

Ouvrira-t-on des boucheries municipales, ou n'ouvrira-t-on pas des boucheries municipales ? Tel est le problème, qui n'est peut-être pas aussi palpitant que celui des valeurs contenues dans le coffre-fort de Florence, mais qui est beaucoup plus important.

Du moins pour moi, et pour vous aussi, j'imagine. Car c'est l'affaire du capitaine Bouchard de savoir s'il y a eu 500.000 francs seulement dans le coffre-fort italien ou bien 2 millions. Mais c'est notre affaire de savoir si nous paierons le veau 6 francs la livre ou 4 francs.

Or, il semble qu'une seule question devrait être étudiée. La création de boucheries municipales fera-t-elle, oui ou non, baisser le prix de la viande ? Si oui, il n'y a pas à hésiter : il faut créer. Sinon, il ne faut pas créer. Et voilà tout.

Mais il n'en va pas aussi simplement dans les affaires publiques. A peine le projet conçu, on l'a renvoyé à une commission. La commission, sans doute, s'est réunie. Du moins on nous l'affirme. Et qu'a-t-elle dit ?

La commission n'a encore rien dit. Seul son président a parlé. Il a déclaré que ses collègues et lui « sont déterminés à poursuivre la réalisation du projet envisagé et à donner une solution satisfaisante à cette question ».

Que pensez-vous ? Cette phrase veut-elle dire oui, ou veut-elle dire non ? Je l'ai examinée de mon mieux. Et je reste perplexe. « Une solution satisfaisante », c'est un peu vague. Et une expérience acariâtre nous porte à croire que les solutions qui semblent satisfaisantes aux commissions ne satisfont pas toujours le public.

En tout cas, cette commission paraît décidée à faire toute la lumière. Elle a convoqué, nous dit-on, les bouchers en gros et les « chevillards ». Elle leur a demandé ce qu'ils pensaient des boucheries municipales. Je me permets de trouver cette consultation oiseuse. Si le rédacteur en chef d'Excelsior me faisait venir aujourd'hui dans son cabinet et me disait : « J'ai pensé, monsieur, que vos articles sont un peu chers, et j'ai résolu de les fabriquer moi-même ; qu'en dites-vous ? » je lui répondrais : « Monsieur... »

Je lui répondrais exactement ce qu'ont dû répondre les « chevillards ».

Louis LATZARUS.

Souvenirs historiques

Y a-t-il ou n'y a-t-il pas de similitude entre la Révolution russe et la Révolution française ?

A l'extérieur, non, à coup sûr, car notre Révolution chassait l'ennemi, tandis que la Révolution russe l'introduit chez elle avec la plus magnifique complaisance.

Mais à l'intérieur ?
Un jeune lycéen, toujours premier en histoire dans sa classe, lisait les télégrammes de Petrograd. Il s'exclama :
— Ils se mitraillent pour l'ouverture de la Constituante ! Qu'est-ce qu'ils feront quand ils en seront à la Convention !...

Chevalerie allemande

Hans Müller, cet « as » allemand qui vient de trouver la mort, ainsi qu'Excelsior l'a raconté, avait séjourné en France avant la guerre.

Ainsi que beaucoup de ses compatriotes, il était venu étudier notre langue et aussi sans doute nos procédés de fabrication.

Il travaillait comme dessinateur dans une fabrique de dentelles de Nanterre et avait pris pension dans une famille française.

Il se montrait employé ponctuel et assez habile, et, comme pensionnaire, il s'efforçait d'être aimable, mais il y réussissait assez singulièrement.

Quand il arriva, il ne savait pas un mot de notre langue.

Mais, dès le lendemain, il voulut montrer qu'il avait fait des progrès rapides.

Comme on lui passait un plat à table, il prit son sourire le plus agréable et sa voix la plus douce, et dit un mot, un seul — le mot que les gens bien élevés ne prononcent que sur le champ de bataille.

Effarément ! On s'efforça de lui faire comprendre qu'il a été inconvenant, mais il répondit :
— Fabrique... toujours ! voulant dire sans doute qu'il avait entendu souvent ce mot-là à l'usine.

Plus tard, quand il sut mieux s'exprimer, on constata avec étonnement qu'il nourris-

sait une haine farouche pour nous et pour les Anglais.

Causant un jour avec la jeune fille de la maison, il lui disait le plus sérieusement du monde :
— Je vous aime bien, mais si je vous rencontrais je vous ferais très bien lapoter.

Après cela, étonnez-vous qu'il aimât à bombarder les villes ouvertes !

L'ALMANACH DE GOTH A

L'Almanach de Gotha, pour l'année 1918, vient de paraître en un volume réduit, car il compte 167 pages de moins que celui de 1917.

En outre, les illustrations qui ornaient régulièrement les premières pages de l'ouvrage ont disparu. L'année dernière, elles représentaient — mais encore avec le titre archaïque — le couple impérial austro-hongrois.

Dans la préface actuelle, les éditeurs parlent des grandes difficultés qu'ils ont rencontrées pour établir leur livre et s'excusent de l'augmentation considérable du prix de l'ouvrage.

Les chapitres concernant les empires centraux et leurs alliés sont exacts, mais ceux qui regardent les pays de l'Entente laissent parfois à désirer. Les éditeurs ont dû recourir à de fidèles amis pour recevoir les informations nécessaires.

Parmi les changements remarqués, on constate que les empereurs Guillaume II et Charles I^{er} n'ont plus les décorations anglaises et italiennes. Par contre, les rois de Bulgarie et quelques princes secondaires allemands conservent, on ignore pourquoi, l'ordre italien de l'Annunziata.

L'Almanach de Gotha affecte d'ignorer le changement de titres ordonné par le roi George V, récemment. La famille royale anglaise s'appelle toujours, officiellement, de Saxe-Cobourg et Gotha, et une simple note fait allusion au décret du 17 juillet 1917, par lequel le roi prenait pour lui et pour sa famille le nom de Windsor. Le prince de Battenberg et le duc de Teck restent toujours Furst et Herzog, à Gotha.

Dans l'annuaire généalogique, rien n'est changé pour la famille Romanof. Le tsar devient un ci-devant, mais garde l'Aigle Noir — maigre consolation !

Le roi Victor-Emmanuel a été dépouillé des décorations prussiennes, mais on lui a laissé les croix saxonnes et bavaroises. Par contre, tous les princes de la maison de Savoie conservent l'Aigle Noir, et la reine-mère un collier bavarois.

On ne constate pas de grandes modifications dans l'annuaire diplomatique et statistique. La Belgique possède toujours l'administration allemande pendant l'occupation et le Monténégro l'administration militaire austro-hongroise. On ne mentionne pas, toutefois, l'occupation ennemie aux chapitres Serbie et Roumanie.

Le nouveau roi de Grèce Alexandre I^{er} y figure, mais on lui a donné, comme prince héritier, son frère Georges qui, on le sait, a été exclu de l'héritage par les puissances alliées ; on ajoute que Constantin « a quitté » le pays.

La Pologne est devenue un « royaume indépendant, par suite des manifestations des empereurs d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie ». Suivent les listes de toutes les autorités polonaises : bien entendu, il n'y a que des noms allemands.

L'Albanie est toujours sagement régie par le prince de Wied et possède un corps diplomatique, à Durazzo, avec les ministres de France, Roumanie, Russie, etc.

La Russie, ci-devant monarchie constitutionnelle sous un tsar autocrate, est devenue une république. Le président du Conseil est Lenine (Vladimir Oulianov), le ministre des Affaires étrangères est Trotsky (Léon D. Braunstein). Pour les autres ministères, les noms des ministres manquent. — G.-G. Z.

Héros anglais

On se blase sur toute chose, même sur l'héroïsme. Les journaux ne publient plus que de loin en loin les motifs des citations décernées à nos combattants. Ils sont trop. Il y en a pourtant de bien belles, et qui, dans leur laconisme, valent des pages de littérature. Les amateurs peuvent les lire au Journal officiel, qui en donne souvent plusieurs pages d'un coup.

Mais il ne faudrait pas croire que nous ayons le monopole des belles citations.

Il serait bien intéressant de traduire les motifs allégués, par exemple, dans l'armée anglaise, pour les propositions de « Military Medal », qui est quelque chose comme notre Légion d'honneur.

En voici quelques-unes qui donneront une idée des autres :

« Pour sauver un aéroplane qui était tombé entre les lignes, le sous-lieutenant C.D. Fellower rampa à deux reprises à travers un espace de trois cents mètres, en pleine vue de l'ennemi, mit en marche le moteur, puis, se jetant à plat ventre sur le sol, il laissa l'appareil passer au-dessus de lui. Il courut ensuite après l'avion, réussit à gagner le siège du pilote, et, bien que toutes les commandes eussent été enlevées par des coups de feu, il arriva à conduire l'aéroplane hors de la portée des canons ennemis. »

« Le sous-lieutenant H.W. Falls, d'une compagnie de mitrailleuses, ayant défendu pendant trois jours une position de flanc exposée à un violent bombardement, lui-même dans l'eau jusqu'à la ceinture, écrivait dans son rapport : « Mes hommes sont dans l'eau sans aucun abri, éprouvés par l'humidité et dans des conditions difficiles, mais ils se comportent merveilleusement bien. »

« Blessé par un obus qui détruisit son appareil de T. S. F. et endommagea si gravement son avion qu'on l'eût cru incapable de tenir l'air, le sous-lieutenant B.C. Grimwood réussit pourtant à écrire un message donnant les positions d'une force ennemie importante qui se portait à la contre-attaque et à le laisser tomber au quartier général de la division. »

Et il y en a des centaines comme cela !

Juste réclamation

Notre écho sur l'Institutrice de Cervières qui sa chance à la loterie a mis à l'abri des inconvénients de la vie chère nous a valu des lettres de plusieurs autres institutrices qui n'ont pas gagné de gros lots et qui nous disent en substance :

« L'Etat nous a promis une indemnité de 540 francs par an pour faire face à la cherté de la vie. Cette indemnité nous est due depuis le 1^{er} juillet dernier. Or, nous n'avons encore rien touché. Est-ce que vous ne pourriez pas prier M. Lebeureau de se hâter un peu ? »

Réclamation légitime s'il en fut. Mais on nous a répondu que M. Lebeureau fait de son mieux et que ce n'est pas sa faute si des formalités infiniment compliquées ne lui ont pas encore permis d'établir les innombrables centimes nécessaires pour que les milliers d'instituteurs et d'institutrices de la Seine pussent toucher ce qui leur est dû.

Toutefois on se presse le plus possible.

Avis autorisé

De Max qui, on se le rappelle, fut envoyé en mission dans son pays, la Roumanie, quelques mois avant l'entrée en guerre de ce vaillant royaume racontant hier une jolie anecdote à propos de la délicieuse reine qui est un peu notre à présent, puisque la voici correspondante de l'Institut :

« Je n'avais pas l'honneur de connaître la reine Marie et cependant elle demanda que je lui fusse présenté dans je ne sais plus quelle cérémonie et je lui dis :

« Je regrette, monsieur, de ne pas pouvoir aller vous applaudir au théâtre, mais il paraît que vous dites des vers dans lesquels vous malmenez un peu, verbiage, mon cousin. »

Quel cousin ? demandai-je.
Mais... l'empereur d'Allemagne !

Et tandis que, un peu interloqué, je cherchais ce que j'allais répondre, la spirituelle souveraine se pencha vers moi et me glissa à l'oreille :
— Continuez !

Le secret du charme

Qu'était le Chevalier d'Orsay ? La personification absolue de la distinction et de l'élégance. Qu'est le « Parfum du Chevalier d'Orsay » ? L'odeur la plus fine, la plus persistante, la plus aristocratique, la plus à la mode, en trois mots, dont la Compagnie Française des Parfums d'Orsay, 17, rue de la Paix, Paris, possède seule le secret, et en dispense généreusement les douceurs à ses élégantes et immortelles fidèles.

LE PONT DES ARTS

L'Académie des Beaux-Arts ayant, comme nous le faisons prévoir, élu hier S. M. la reine de Roumanie correspondante de l'Institut de France dans la section de peinture, MM. Ferdinand Humbert, président, Allar, vice-président, et Widor, secrétaire perpétuel de la Compagnie, ont aussitôt adressé à la souveraine une lettre lui faisant part de cet honneur.

L'Académie d'autre part élu hier associé étranger l'éminent peintre anglais Brandwin, et correspondant de sa section libre l'écrivain belge baron Kervyn de Lettenhove.

Un prétre soldat, le sous-lieutenant Dubrulle, va faire paraître ses impressions de guerre.

LE VEILLEUR.

Histoires héroïques
de mon ami Jean

PAR
ABEL HERMANT

XXX. — Le voyage.

Non, la guerre n'est pas finie pour mon ami Jean...
Quand je l'ai dit à Mme Letort, elle m'a répondu :
— Ce n'est pas ce qui lui ferait plaisir.

J'y songe, voilà une réponse romaine — ou française. Nos vaillantes femmes passent leur temps à égaler Cornélie, mère des Gracques, et elles ne s'en aperçoivent presque jamais. Elles s'en aperçoivent si peu qu'on n'y prend garde aussi qu'à la réflexion. Elles pratiquent la maternité comme nos soldats pratiquent l'héroïsme.

Je ne soutiens pas la comparaison, et je ne suis pas autrement fier du mot que j'ai lâché ; mais Mme Letort en sera pour sa réponse historique : la guerre n'est pas finie pour Jean.

Il l'a échappé belle ! Ses pauvres jambes... S'il avait été, comme on dit, évacué plus tôt, dès son arrivée à l'hôpital on aurait sans doute sacrifié l'une ou l'autre, ou l'une et l'autre... Nous sommes dans une période d'accalmie. Les ambulances du front sont vides. On a pu l'y garder.

Le jeune major qui lui a donné les premiers soins vient de me jurer qu'il guérirait, et qu'avant six mois il retournerait au front.

Jean est heureux, il dit :
— J'ai de la chance.
Je dis comme lui.

Ce jeune médecin m'a inspiré d'abord une confiance absolue et une très vive amitié. Mais ne dois-je pas conter avant tout comment j'ai fait sa connaissance ? J'ai grand-peine à mettre mes idées en ordre : je suis un peu étourdi par tous ces événements.

Le jour que j'ai reçu la lettre de Jean, j'ai pensé que le devoir m'ordonnait d'aller aussitôt la montrer à Mme Letort, comme elle était venue me montrer, la veille, la lettre qu'elle avait reçue. Elle me devança et, comme la veille, sonna chez moi au moment que j'allais sortir. Je changeai de couleur, et lui demandai d'une voix si basse que j'avais peine à m'entendre moi-même parler :

— Qu'y a-t-il encore ?
— Rien de nouveau, dit-elle froidement. Je l'envisageai. Elle avait un air de décision qui m'imposa. Elle reprit :
— Je veux voir mon fils. Je pars ce soir.

C'est impossible ! m'écriai-je. Il vous faudrait un sauf-conduit !
— Il m'en faut un, dit-elle. Je vous serai reconnaissante de vous en occuper tout de suite. Vous avez d'ailleurs largement le temps : vous avez toute la journée, le train est à dix-neuf heures cinquante.

J'eus beau lui représenter que rien n'est si difficile à obtenir qu'un permis de circulation, du moins pour les honnêtes gens (je ne sais comment les suspects font leur compte), elle n'accepta point cette défaite. Je lui assurai que je ne suis pas le bon Dieu : elle n'en voulut rien croire et pensa que je faisais de la fausse modestie. C'est elle qui finit par me convaincre. Je m'engageai solennellement à lui fournir avant le soir toutes les pièces dont elle

avait besoin pour la lettre en cam...

Je l'avisai...

Je l'avisai...

Je l'avisai...

Je l'avisai...

Je l'avisai...

Je l'avisai...

Je l'avisai...

Je l'avisai...

Je l'avisai...

Je l'avisai...

Je l'avisai...

Je l'avisai...

Je l'avisai...

Je l'avisai...

Je l'avisai...

"LA TRIOMPHATRICE"

par
Mlle MARIE LENÉRU

La nouvelle pièce de Mlle Marie Lenéru a été donnée, hier, en répétition générale, à la Comédie-Française. Elle a obtenu un succès littéraire très vif et a donné lieu à des discussions animées dans les couloirs. La situation tient dans la jalousie professionnelle qui amène un homme de lettres à la rupture avec une femme de lettres, non parce qu'elle le trompe ou parce qu'il ne l'aime plus, mais parce qu'il est jaloux d'un talent qui a dépassé le sien. La situation s'indique, au reste, dans la scène finale du 4^e acte que nous reproduisons ici :

SCÈNE VII

CLAUDE BERSIER. — SORRÈZE
SORRÈZE (embrassant Claude). — Assez, assez ! D'ailleurs, moi aussi j'ai à me plaindre. (Claude lève la tête.) Voi à quinze jours que vous n'êtes venue rue des Tournelles.
CLAUDE. — Vous ne m'y aviez pas appelée.
SORRÈZE. — Par discrétion, je vous laissais à votre livre.
CLAUDE (sincère). — Michel... est-ce qu'un livre compte ?
SORRÈZE. — Dame, il me semble...
CLAUDE. — Vous serez toujours un homme !
SORRÈZE. — Vous n'allez pas me faire croire que vous vous désintéressez complètement de vos succès ?
CLAUDE. — Non, mais il est certain que nous n'y apportons pas la même conviction, ni peut-être la même naïveté que vous.
SORRÈZE. — Vous voulez dire que vous n'avez pas la même passion désintéressée de l'art ?
CLAUDE (avec un doute). — L'art... Ah ! j'avoue que je tiens d'abord à la vie. Si j'ai travaillé, si j'ai eu du talent, c'est parce que j'ai trouvé là une plus forte manière d'exister : appelez-le, si vous le voulez, l'amour non désintéressé de l'art. Si cela m'a passionnée de corps, d'âme et d'esprit, c'est pour valoir plus d'amour qu'elles, c'est pour vous arracher quelque chose de plus fort, de plus désespéré...
SORRÈZE. — Claude...
CLAUDE. — Ah ! nous n'arrivons pas à l'art par le même chemin que vous... Si vous saviez les années que j'ai traversées, les premières années de ce mariage...
SORRÈZE. — Si vous n'avez pas souffert, vous ne seriez pas aujourd'hui ce que vous êtes.
CLAUDE (court éclat de rire). — Il y aurait un romancier de moins sur la terre !
SORRÈZE (avec reproche). — Et je ne vous aurais pas rencontrée !
CLAUDE (ému). — J'ai donc eu raison de souffrir...

SORRÈZE (murmurant). — La revanche approchait...
CLAUDE. — La revanche ? Il a fallu la machiner à la sueur de son front. Entre vingt-cinq et trente ans, j'ai failli mourir de l'effort. J'étais dans une solitude à crier... J'étais si lâche que j'ai tenté d'aimer mon mari. Un instinct de conservation m'a sauvé. Tenez, Michel, ce qu'il faut aimer en moi c'est d'avoir préféré le désespoir au bonheur indigne... C'est alors que j'écrivis Jérôme... J'avais trente et un ans.
SORRÈZE (très ému). — Et Jérôme vous donnait à moi ?
CLAUDE. — Je suis venue comme la Sibylle, à une heure où j'avais les livres entiers de l'avenir dans mes bras. On m'en a refusé le prix et trois furent jetés au feu. De ce qui restait, j'ai eu la même exigence et, devant le refus, trois encore ont été brûlés. C'est des trois derniers livres que la Sibylle recut le prix qu'elle avait attendu de tous. (Un silence. SORRÈZE tient la main de Claude et la serre avec force. Ils ne se regardent pas.)
SORRÈZE. — Que puis-je pour vous ?
CLAUDE (dans un cri de bonheur). — Être... être là, que je vous aime.
SORRÈZE. — Exigez tout de moi... Vous ne m'avez jamais laissé vous dire ma passion.
CLAUDE. — Chut ! J'ai si peur des mots...
SORRÈZE. — Mais ceux que nous n'écrivons pas, Claude ? Je me souviens, la première fois que je vous ai vue, on disait en vous regardant : le physique et la supériorité, c'est trop !
CLAUDE (passionnée). — Ce n'est jamais assez !
SORRÈZE. — Je vous avoue, Claude : le rival m'a d'abord ému. J'ai de suite compris que je n'aurais de repos qu'en vous aimant : celui-là me valait, et c'est une femme. Elle est tout ce que je suis et on le verra bien. Elle m'équivalait, donc elle m'annule... Que faire ? Elle est une femme, une femme qu'un homme aimera... Elle brise la gloire entre mes mains, elle m'est dangereuse, et un homme l'aimera, la tiendra dans le proche et tendre mépris de l'amour. Elle me doit son humilité, elle s'agenouillera devant moi, parce qu'elle est femme et que, si grande qu'elle soit, moi seul peux lui donner toute sa destinée.
CLAUDE s'est agenouillée et met ses deux mains dans les mains de SORRÈZE dans l'attitude de l'homme. Très émue, elle rit.)
CLAUDE. — Voilà ! Est-ce que le rival est bien gênant ?
SORRÈZE. — Devant les autres, j'ai trop d'orgueil de vous, Claude ; mais entre nous, j'ai peur de vous savoir consentie de tant de valeur, de tant de force : j'ai peur, vous qui avez aimé l'ambition jusqu'à en vouloir sans grâce », disait Alfred de Vigny. Il ajoutait que la science
Trace autour de la terre un chemin triste et droit.
Je ne me souviens pas d'avoir effectué jamais un trajet moins direct. J'avoue qu'il était sans grâce ; mais, s'il fut sans surprises, c'est que nous nous attendions à tout, et nous eûmes plutôt une manière de déception, quoique rien ne nous fût épargné.
Nous dîmes, sur la fin de la nuit, avancer lentement, tous deux éteints. Il nous fut même donné de subir un petit bombardement, qui nous rendit bien fiers. Nous supportâmes avec moins de patience un arrêt de six heures dans une gare perdue, qui retarda sensiblement notre arrivée. Mais nous étions l'un et l'autre d'une humeur charmante et nous n'éprouvions aucune tristesse, ni même aucun ennui.
Nous aurions dû être dévorés d'inquiétude : le Ciel, par une inexplicable faveur, écartait de nous cette croix, et nous avions le sentiment de faire une partie de plaisir, un peu incommode, mais dont les petits tracés nous seraient payés au centuple par la joie immense de revoir tout à l'heure notre cher Jean.
Les voyageurs du temps de paix ont observé que l'on se lie vite en voyage : en temps de guerre, cela devient vertigineux. Au départ, je ne connaissais presque point cette bonne Mme Letort. Quand nous eûmes soupé tête à tête une première fois, j'étais déjà son meilleur ami. Je dis : une première fois, parce que, ne pouvant fermer l'œil, nous primes le parti de souper et de resouper pour passer le temps. Notre conversation n'était pas fort animée, nous n'avions plus rien à nous dire, ayant épuisé notre unique sujet ; mais c'est quand on n'a rien à se dire qu'on s'entend le mieux : nous nous entendions parfaitement.
Enfin, nous arrivâmes au terminus, ce qui ne signifie pas au but, mais au point où s'arrête la voie ferrée. Il nous restait une dizaine de kilomètres à parcourir, sans aucun moyen de transport. Je demandai à Mme Letort si elle était bonne marcheuse ; elle me répondit gaiement que non. Je lui répliquai de même que je n'étais pas bon marcheur, et sans autres commentaires superflus nous nous mîmes en route.
Nous étions probablement très fatigués, nous ne sentions pas la fatigue. Il est heureux cependant qu'un paysan nous ait pu recueillir dans sa voiture. Je ris de bon cœur, quand je me vis, parmi les boîtes de paille, assis côte à côte avec Mme Letort qu'hier soir je ne connaissais presque pas.
Un peu plus loin, nous rencontrâmes un ancien autobus de Madeleine-Bastille, qui allait — quelle coïncidence ! — où nous allions aussi. Notre paysan nous passa en consigne au conducteur de l'autobus, et nous descendîmes de ce véhicule, qui nous rappelait le vieux Paris, juste devant la porte de l'ambulance.
C'est quand j'y songe que j'écris : « J'ai fait un voyage si incommode. » Mais, sur le moment, Mme Letort et moi, nous étions à la lettre émerveillés de nous être tirés d'affaire si facilement et si bien.
Abel HERMANT.



Mlle JULIA BARTET (Claude Bersier)

en votre nom propre, j'ai peur que vous compariez et que je ne l'emporte pas.
CLAUDE. — Michel, je n'ai pas trouvé une déception en vous. Vous avez été le salut, vous avez été le miracle. Sans vous, j'étais une condamnée. (Ironique, amère.) Ce que je veux ? Qu'est-ce que cela fait pour mon bonheur ?
SORRÈZE. — Dans un amour normal l'homme doit primer la femme.
CLAUDE (fermement). — Oui.
SORRÈZE (la scrutant avec anxiété). — Et si c'était vous, Claude, si c'était vous la plus grande, la plus forte et la plus alliée ?
CLAUDE. — Vous étiez le premier écrivain de France, quand j'étais un pauvre grimaud de journal de modes.
SORRÈZE (avec conviction). — Depuis...
CLAUDE (passionnée). — Disparaissez de ma vie et l'on verra ce qui reste de ma gloire et de mon talent.
SORRÈZE. — Ne vous ont-ils pas dit que j'étais fini, et que Jérôme valait à lui seul tous mes livres ?
CLAUDE. — Sans vos livres je n'aurais jamais écrit Jérôme, et je donnerais tous mes volumes pour vingt pages de vous que je connais bien, et qui m'ont faite ce que je suis.
SORRÈZE. — Chère Claude... Bien que mon royaume ne soit point de ce monde, vous n'en êtes pas moins un sujet inquiétant. Je ne vous tiens que par l'amour ; une infirmité je l'aurais par l'orgueil et par l'intérêt.
CLAUDE (vivement). — Vous rêverez toujours des passions antérieures...
SORRÈZE (sérieux). — Non, mais c'est un amour que le nôtre. Depuis que vous êtes mienne je ne connais plus le repos. J'ai dix ans de plus que vous, Claude, et comme les amoureux je ne dois plus vieillir. Je dois me garder intact, me garder entier pour la lutte : cerveau, travail et succès. Ah ! vous vengez les femmes, et nous connaîtrons la beauté qui s'efface et l'amour que nous ne valons plus.
CLAUDE. — Quel malade vous faites...
SORRÈZE. — Un lucide.
CLAUDE. — Il vous fallait aimer une petite femme, la « vraie femme », l'héroïne chère à vos confères.
SORRÈZE. — Avant, soit, mais après vous... Ah ! Claude, vous avez détruit nos amours enfantins, nos amours de jadis... Elles-vous sûre de ce que vous nous donnez en échange ?
CLAUDE (passionnée). — Si ces amours de jadis faisaient encore vraiment battre votre cœur, nous serions restées celles de jadis... et c'est à moi de le plaindre, Michel : c'est votre exigence de désir qui a fait de nous les femmes que nous sommes, c'est votre lassitude, votre mépris des esclaves, votre ennui même de l'épouse séculaire. Allez, ce seront toujours les plus aimées qui vivront et qui survivront, et à la femme de demain sera la plus aimée de demain.
SORRÈZE. — Ma Claude, laissons les autres se sauver eux-mêmes. J'aime mieux croire que vous êtes un bel accident, hasardé, un peu terrible, et que, pour mon malheur, j'aime tant à aimer.



M. RAPHAËL DUFLOS (Sorrèze)

CLAUDE (gravement). — Michel, voulez-vous une chose ? Voulez-vous que je renonce au métier ? Si vous saviez comme le travail m'ennuie, m'a toujours ennuyée, comme je suis paresseuse, comme j'aimerais mieux m'amuser...
SORRÈZE (se levant). — Je n'ai même pas la ressource de vous demander cela... Votre silence me serait encore plus suspect. Je veux savoir ce qui se passe en vous, ce que vous avez dans le corps, là.
CLAUDE (riant). — Le défi, alors ?
SORRÈZE. — Le défi, Marie LENÉRU.

THÉÂTRES

Châtelet. — La Course au bonheur, la merveilleuse pièce à grand spectacle, qui provoque le rire, la gaîté, l'admiration de tous les spectateurs et dont la vogue s'affirme chaque jour davantage, si possible, sera donnée aujourd'hui en matinée et en soirée.
Représentation tous les soirs sauf le mercredi, le jeudi et le dimanche en matinée.
Caumartin. — A 2 h. 45, deuxième matinée de : C'est la Noubia ! la nouvelle revue.
Capucines. — A 2 h. 12, matinée de Comme une fleur ! revue de MM. Michel Carré et André Barde.

APOLLO
Matinée 2 h. 15. Soirée 8 h. 15
L'HOMME A LA CLEF
demain lundi dernière
Mercredi 23. rép. gén. à bureaux ouverts de l'AFFAIRE DU CENTRAL-HOTEL
Pièce policière en 4 actes, adaptée de l'anglais par MM. Nancy et Lucien Mayrargue.

AUJOURD'HUI en matinée et soirée aux Folies-Bergère
LE DERNIER CRI DE NEW-YORK
Hammond et Swanson
provoque un SUCCÈS inconnu jusqu'à ce jour
Triomphe de VILBERT dans ses scènes nouvelles
de la REVUE FÉRIQUE
Germaine WEBB - CARIEL - B. ÉTIENNE L.
LE PLUS GRAND SUCCÈS DE LA SAISON

OLYMPIA
AUJOURD'HUI
MATINÉE et SOIRÉE
SPECTACLE de MUSIC-HALL
20 VEDETTES et ATTRACTIONS
BRUEL - Le singe FATHOU
KEYSTONE, KAMA KOURA, DERIAZ, The TOMBOYS
PROGRAMME INCOMPARABLE Le meilleur marché

Théâtre du Vieux-Colombier. — Aujourd'hui à 2 h. 45, matinée au profit de la Fraternelle des artistes. Au programme : E. Chabrier, Brahms, Scarlatti, Bach, Haydn, Chopin, A. Caplet (1^{re} audition), Debussy, Reynaldo Hahn, etc., avec le concours de Mmes Jeanne Montjovet et Carmen Forte ; Mlle Juliette Mécrowitch, miss Dauni (de l'Opéra), etc.
Electric-Palace, 5, boulevard des Italiens. Spectacle de 2 h. à 11 h.

Opéra, 7 h. 30, Guillaume Tell.
Comédie-Française, 1 h. 30, les Fresnes, Phédre, Gringoire ; 8 h. 15, Primerose.
Opéra-Comique, 1 h. 30, Lakmé, les Cadeaux de Noël ; 7 h. 30, Carmen.
Odéon, 2 h., le Carnaval des enfants, la Corda sensible ; 8 h., l'Affaire des poisons.
Gaité-Lyrique, 2 h., l'Africain ; 8 h., Si j'étais roi.
Vaudeville, 2 h. 30 et 8 h. 30, la Marianne de l'escouade.
Variétés, 2 h. 15 et 8 h. 15, Potash et Perlmutter, Gymnase, 2 h. 45 et 8 h. 45, Petite Reine (dern.)
Porte-St-Martin, 2 h. 15 et 8 h. 15, Grand-Père.
Antoine, 2 h. 10 et 8 h. 10, les Butors et la Fillette.
Trion-Lyrique, 2 h. 15, le Maître de chapelle, Jockey ; 8 h., la Mascotte.
Châtelet 2 h. 15 et 8 h. 15, la Course au bonheur.
Sarah-Bernhardt, 2 h. 30 et 8 h. 30, les Nouveaux riches.
Th. Réjane, 2 h. 15 et 8 h. 15, la 13^e chose.
Apollo, 2 h. 15 et 8 h. 15, l'Homme à la clef.
Palais-Royal, 2 h. 30 et 8 h. 30, le Compartiment des dames seules.
Athénée, 2 h. 30 et 8 h. 30, la Dame de chambre.
Beautés-Parisiennes, 2 h. 30 et 8 h. 30, les Dragées d'Hercule.
Nouvel-Ambigu, 2 h. 30 et 8 h. 30, le Système D.
Cluny, 2 h. 30 et 8 h. 30, le Bûcher de la mort.
Déjazet, 2 h. 15 et 8 h. 15, les Femmes à la caserne.
Edouard-VII, 2 h. 45 et 8 h. 45, la Petite bonne d'Abraham.
Femina, relâche pour répétition de la revue Chut.
Capucines, 2 h. 30 et 8 h. 30, Comme une fleur, revue : Carte de courtoisie.
Th. Michel, 2 h. 45 et 8 h. 45, Judith.
Grand-Guignol, 2 h. 15 et 8 h. 15, Voyage à deux ; les Monstres.
Scala, 2 h. 30 et 8 h. 30, la Gare régulatrice.
Comédie-Marguery, relâche ; mardi, 8 h. 30, première de l'Art de tromper les femmes.
Caumartin, 2 h. 45 et 8 h. 45, C'est la Noubia !
Th. des Arts, 2 h. 30 et 8 h. 30, le Poultailler.

SPECTACLES D'ERS
Folies-Bergère, 2 h. 30 et 8 h. 30, la Revue féérique.
Olympia, 2 h. 30 et 8 h. 30, Vingt vedettes et attractions.
Casino de Paris, 2 h. 30 et 8 h. 30, Gaby Deslys, Harry Pilker, Boucot, Rose Amy, Pretty Myrtille, Magnard, dans la revue.
Ba-Ta-Can, 2 h. 30 et 8 h. 30, Ça mord ! grande revue d'hiver. Location Roqui. 30-12.
Nouvel-Cirque, tous les soirs ; matinée jeudi, samedi et dimanche.
Concert Victoria (21, r. Chât.-d'Eau), 2 h. 30 et 8 h. 30 ; J. de Férandy, Rachel Launay, Georgius, etc.

CINÉMAS
Gaumont-Palace, 2 h. 15 et 8 h. 15, la Nouvelle Mission de Judo (1^{er} épisode).
Loc. 4, r. Forest, 11 à 12 et 15 à 17 h.
Tél. Marc. 16-73.
Electric Palace, 5, bd des Italiens. Spectacle de 2 h. à 11 h., la Nouvelle Mission de Judo.

COURS ET CONFÉRENCES
A l'Université des Annales, 51, rue Saint-Georges, demain lundi, à 2 h. 1/2, Cléopâtre et le Chant du Nil, conférence par Mme Lucie Delarue-Mardrus. Audition de Mlle Madeleine Roch.

A L'UNIVERSITÉ DES ANNALES
Il faut développer l'enseignement professionnel, il faut apprendre à travailler, enseigner la technique des métiers ; tel fut le thème développé avant-hier à l'Université des Annales par M. Edouard Herriot, qui aborde, dans une série de leçons remarquables, les sujets qui feront demain la France plus grande. Cette forte et savoureuse étude sera publiée dans le Journal de l'Université des Annales (51, rue Saint-Georges), Abonnement : 12 francs par an.

MONTE-CARLO
SAISON D'HIVER 1917-1918
HOTEL DE PARIS
RÉPUTATION MONDIALE
Chauffage central
A PROXIMITÉ DES TERRASSES DU CASINO
Ouvert toute l'année

avait besoin. Je feignis une grande hâte, dont je profitai pour ne lui point faire lire la lettre de Jean, et je me mis sans tarder en campagne.
J'avoue que mes craintes n'étaient pas fondées, et que les autorités compétentes accueillirent ma requête avec le plus aimable empressement ; mais c'est aussi, comme le dirait mon ami Jean, que je sus y faire.
Au lieu de m'en aller tout de go chez le commissaire de police de Mme Letort, je passai d'abord chez le mien, qui me connaît, et j'ose dire, me considère. Je lui peignis en termes pathétiques l'infortune de cette veuve de la guerre, dont le fils venait d'être grièvement blessé, qui voulait courir à son chevet, et que je ne pouvais laisser, en conscience, entreprendre seule un si aventureux voyage, moi l'unique protecteur attiré et de l'enfant et de la mère. J'étais fort ému. Le désir d'être exaucé, la crainte d'essuyer un refus faisaient trembler ma voix. Le commissaire ne fut pas sans pitié. Il m'offrit un siège, et je n'avais pas eu le loisir de m'y assoir qu'il me tendait le permis signé, dûment timbré de son cachet. Je le remerciai avec effusion.
D'hors, je m'avisai que je devais être furieux. « Me voilà frais ! disais-je. Et maintenant il va falloir que je m'applique huit ou dix heures de chemin de fer pour aller, autant pour revenir, que j'abandonne mon travail, que je m'absente, au bas mot, trois jours ! » Jamais je n'ai plus distinctement aperçu « deux hommes en moi ». L'autre ne pensait qu'à la joie de revoir demain son ami Jean, — et en contrebande : il glissait dans l'oreille du premier que peut-être bien Mme Letort n'avait point désiré de compagnon. Tous deux ensuite s'accordaient à juger sévèrement son caractère si elle osait se plaindre de cet excès de zèle ; mais ils demeurèrent aussi d'accord que sans doute elle n'oserait point.

Muni de mon propre laissez-passer, qui constituait, selon le langage administratif, une « pièce à l'appui », j'obtins sans la moindre difficulté celui de Mme Letort. Le commissaire de police de son quartier me le délivra si vite qu'il crut devoir m'épargner la peine de m'asseoir. Au reste, je n'étais pas fatigué et je n'éprouvais plus la moindre émotion.
Je me rendis, triomphant, au magasin d'antiquités. Je n'avais pas quitté Mme Letort depuis une heure et elle n'était pas rentrée depuis vingt minutes.
— Voici, lui dis-je avec importance, votre permis de circulation ; mais il me paraît préférable que je le garde sur moi, avec moi, et que nous ne dispersions pas nos papiers.
Elle ne m'entendait point. Quand je lui dis plus précisément que je l'accompagnais, elle se déclara fort touchée. Je crois qu'elle était sincère ; je crois qu'elle était un peu jalouse ; pourquoi n'aurait-elle pas, elle aussi, « senti deux femmes en elle » ?
Nos arrière-grands-pères, qui invectivaient contre les chemins de fer au nom de la poésie, et regrettaient les incidents de la route, n'avaient assurément pas prévu le temps de guerre. « Ce voyage est

sans grâce », disait Alfred de Vigny. Il ajoutait que la science
Trace autour de la terre un chemin triste et droit.
Je ne me souviens pas d'avoir effectué jamais un trajet moins direct. J'avoue qu'il était sans grâce ; mais, s'il fut sans surprises, c'est que nous nous attendions à tout, et nous eûmes plutôt une manière de déception, quoique rien ne nous fût épargné.
Nous dîmes, sur la fin de la nuit, avancer lentement, tous deux éteints. Il nous fut même donné de subir un petit bombardement, qui nous rendit bien fiers. Nous supportâmes avec moins de patience un arrêt de six heures dans une gare perdue, qui retarda sensiblement notre arrivée. Mais nous étions l'un et l'autre d'une humeur charmante et nous n'éprouvions aucune tristesse, ni même aucun ennui.
Nous aurions dû être dévorés d'inquiétude : le Ciel, par une inexplicable faveur, écartait de nous cette croix, et nous avions le sentiment de faire une partie de plaisir, un peu incommode, mais dont les petits tracés nous seraient payés au centuple par la joie immense de revoir tout à l'heure notre cher Jean.
Les voyageurs du temps de paix ont observé que l'on se lie vite en voyage : en temps de guerre, cela devient vertigineux. Au départ, je ne connaissais presque point cette bonne Mme Letort. Quand nous eûmes soupé tête à tête une première fois, j'étais déjà son meilleur ami. Je dis : une première fois, parce que, ne pouvant fermer l'œil, nous primes le parti de souper et de resouper pour passer le temps. Notre conversation n'était pas fort animée, nous n'avions plus rien à nous dire, ayant épuisé notre unique sujet ; mais c'est quand on n'a rien à se dire qu'on s'entend le mieux : nous nous entendions parfaitement.
Enfin, nous arrivâmes au terminus, ce qui ne signifie pas au but, mais au point où s'arrête la voie ferrée. Il nous restait une dizaine de kilomètres à parcourir, sans aucun moyen de transport. Je demandai à Mme Letort si elle était bonne marcheuse ; elle me répondit gaiement que non. Je lui répliquai de même que je n'étais pas bon marcheur, et sans autres commentaires superflus nous nous mîmes en route.
Nous étions probablement très fatigués, nous ne sentions pas la fatigue. Il est heureux cependant qu'un paysan nous ait pu recueillir dans sa voiture. Je ris de bon cœur, quand je me vis, parmi les boîtes de paille, assis côte à côte avec Mme Letort qu'hier soir je ne connaissais presque pas.
Un peu plus loin, nous rencontrâmes un ancien autobus de Madeleine-Bastille, qui allait — quelle coïncidence ! — où nous allions aussi. Notre paysan nous passa en consigne au conducteur de l'autobus, et nous descendîmes de ce véhicule, qui nous rappelait le vieux Paris, juste devant la porte de l'ambulance.
C'est quand j'y songe que j'écris : « J'ai fait un voyage si incommode. » Mais, sur le moment, Mme Letort et moi, nous étions à la lettre émerveillés de nous être tirés d'affaire si facilement et si bien.
Abel HERMANT.

COMMANDITE par suite de décès, est offerte dans vieille affaire industrielle de 1^{er} ord. Rondeaux, 17, r. Trétagne, Paris.

Steenstraete
UN DEUXIEME CHAPITRE DE L'HISTOIRE DES FUSILIERS MARINS
Novembre 1914 — Janvier 1915
PAR Charles LE GOFFIC
Un vol. 4 fr. LIBRAIRIE PLON

100 MONUMENTS EXPOSÉS L. LAMBERT
FUNÉRAIRES MAGASIN 37, Bd Ménilmontant
J'offre micux 45 volts 45 ans
PILES, BOITIERS, AMPOULES
A. WEIL, 94, r. Lafayette, PARIS.
Catalogue franco
VENTE EN GROS. AGENTS DEMANDÉS

Ceux qui portent les Montres de Précision
Jean BENOIT FILS
BESANCON

Le Poilu
est le maître de l'HEURE avec le merveilleux
CHRONO START

Chrono, Métal argenté inaltérable, cadran 24 heures
Mouvement chronométrique 10 rubis. Garanti 20 ans sur bulletin.
Pour Homme ou Dame. Prix 27 fr. avec chaîne cadeau
Joindre le montant à la commande, plus 0 fr. 50 pour port
Jean BENOIT FILS
Manufact. Principale d'Horlogerie, à B. SANCON
Maison de confiance, fondée en 1891
Vendait directement au prix de fabrique
Envoi franco de l'Album Illustré contre 0.25 en timbres

Avis
AU BON MARCHÉ
Maison A. BOUCICAUT - PARIS
l'Exposition de
BLANC
aura lieu **Lundi 4 Février**

Collection de guerre
:unique: **LE MIROIR**

EXCELSIOR

LA SCIENCE Magazine
ET LA VIE scientifique

LE BON FÉMINISME EN ITALIE



LES FACTRICES DES POSTES DE ROME

Il fallait remplacer les hommes partis pour le front. Avec courage, les femmes romaines ont accepté le labeur et, grâce à elles, les services des postes de la ville n'ont pas été arrêtés.

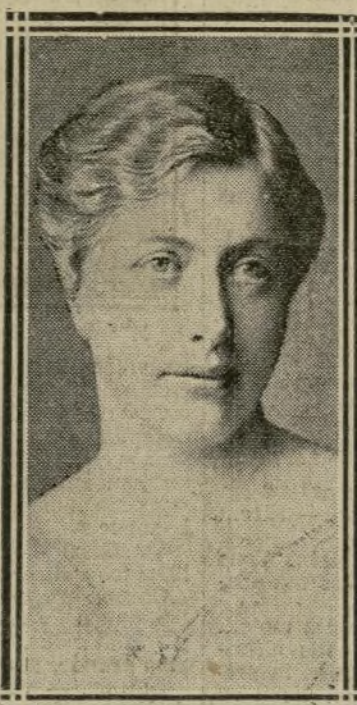
A JÉRUSALEM



M. RONALD STORRS

M. R. Storrs, fils du Doyen de Rochester, est nommé gouverneur de Jérusalem.

FIANÇAILLES



MISS ANITA V. PATTON

Miss Patton, d'une vieille famille américaine, serait fiancée au g^{ral} Pershing.

ÉLECTIONS A LA CONSTITUANTE



SUR CE MUR, TOUS LES PARTIS SONT REPRÉSENTÉS

C'est le règne de l'affiche. Ici, n° 2, la proclamation des cadets. Là, n° 7 et 13, ce sont les affiches de la Ligue des femmes. Les autres sont du parti socialiste. Quelques-unes sont lacérées.

JUBOLITOIRES

Suppositoires anti-hémorragiques, décongestionnants et calmants, complétant l'action du JUBOL



L'OPINION MÉDICALE
Les Jubolitoires sont des suppositoires calmants, décongestionnants, hémostatiques, dont les effets dépassent tout ce que l'on peut imaginer dans ce sens. Ils sont le *nec plus ultra* de la thérapeutique ano-rectale, aucun hémorroïdaire ne saurait s'en passer.

Dr J. CHARVET.

Contre les douleurs du bas-ventre, employez les Jubolitoires, nouveaux suppositoires rationnels, calmants et décongestionnants.

Dr PEAUDELEU.

CHIRURGIEN DE L'HÔPITAL DE LA CAIX (NICE),
EX-INTERNE LAURÉAT DES HÔPITALS DE MARSEILLE.

Etablissements Chatelain, 2, r. de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La boîte de Jubolitoires, 4 fr. Les 4 boîtes, 12 fr.

VAMIANINE

Avarie, Tabes
Eczéma
Affections de la peau

L'OPINION MÉDICALE:

Et que d'autres avantages encore! La Vamianine se prend par la bouche: et malgré cette administration *per os*, elle n'est jamais toxique. A l'exception des malades antérieurement saturés de mercure ou d'arsenic au cours d'une cure précédente, les autres ne courent aucun danger à forcer les doses si c'est utile, en présence par exemple de syphilides malignes ou rebelles.

Dr RAYNAUD.

Ancien médecin en chef des Hôpitaux militaires.

Laboratoires de l'EURODONAL, 2, rue de Valenciennes, Paris, franco 11 francs.

Affaiblis, Anémiés, Convalescents:
prenez du

Globéol

(Opothérapie sanguine - Fer et manganèse colloïdaux.)

Remède énergétique de haute efficacité en usage dans le monde entier.

Attestations médicales innombrables.

Effets très rapides.

Etablissements Chatelain, 2, r. de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon, 11 francs 70 c. Les 3 flacons, 30 francs.

POUR SE MARIER sel, ses goûts, dem. n° Union Familiales à M^{me} C. SIMON, 259, av. Daumesnil, Paris

TROUBLES DE LA MÉNOPAUSE
PHLEBITES - HÉMORROÏDES
VARICOCELES
VARICES - ULCÈRES
REGULARISE LA CIRCULATION DU SANG

VARICURE
MARCK

Garanti sans hamamelis
virginica, ni hydrastis

En Vente dans toutes les Pharmacies
DURÉE DU TRAITEMENT 3 SEMAINES
Sur demande envoie gratuite de la Notice
G. MONNIER - 81-83, Rue de Chézy-NEUILLY (Seine)

Vous obtiendrez le maximum de récolte dans vos jardins en suivant les conseils de **L'ALMANACH du JARDINIER** envoyé à tous gratuits et franco par Ch. LEMAIRE, grainier, 103, bd. Magenta, Paris

OCCASIONS EXCEPTIONNELLES
Entrepôts et Administration des salles de Vente
4, RUE DE LA DOUANE, PARIS
VENTE LUNDI ET JOURS SUIVANTS, à l'amiable et sans frais: Meubles de Style, Objets d'Art anciens et modernes, Bronzes, marbres, etc., ainsi que toutes sortes de marchandises provenant de séquestres, ventes par autorité de justice, de saisies, de warrants protestés, abandonnés en gare, douanes et entrepôts. Seule entrée: RUE DE LA DOUANE, 4, PARIS

AU PRINTEMPS
LUNDI 21 JANVIER
et jours suivants

MISE EN VENTE ANNUELLE DE

BLANC
OCCASIONS EXCEPTIONNELLES

Montres
Longines
Élégantes et précises.

Maladies de la Femme

Toutes les maladies dont souffre la femme proviennent de la mauvaise circulation du sang. Quand le sang circule bien, tout va bien: les nerfs, l'estomac, le cœur, les reins, la tête, n'étant point congestionnés, ne font point souffrir.

Pour maintenir cette bonne harmonie dans tout l'organisme, il est nécessaire de faire usage, à intervalles réguliers, d'un remède qui agisse à la fois sur le sang, l'estomac et les nerfs. Seule la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

peut remplir ces conditions, parce qu'elle est composée de plantes, sans aucun poison ni produits chimiques, parce qu'elle purifie le sang, rétablit la circulation et décongestionne les organes.

Pour assurer à leurs filles une bonne formation, les mères de famille leur font prendre la Jouvence de l'Abbé SOURY. Les dames en prennent pour éviter les migraines périodiques, s'assurer des époques régulières et sans douleur.

Les malades qui souffrent de Maladies intérieures, Règles, Irrégularités, Métrites, Fibromes, Hémorragies, Tumeurs, Cancres, trouveront la guérison en employant la Jouvence de l'Abbé SOURY. Celles qui craignent les accidents du RETOUR D'ÂGE doivent faire une cure avec la Jouvence de l'Abbé SOURY pour aider le sang à se bien placer et éviter les maladies les plus dangereuses.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies: le flacon, 4 fr. 25; franco gare, 4 fr. 85. Les quatre flacons, 17 fr. franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie MAG. DUMONTIER, à Rouen. Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la signature Mag. DUMONTIER

(Notice contenant renseignements gratuits) 269

Le gérant: VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Voltaire

ROSELILLY
du Docteur CHALK
Poudre de Riz LIQUIDE

Fait Disparaître Les RIDES
avec la même facilité que la gomme efface un trait de crayon.
Flacon à 4 fr. et 6 fr. 1^{re} Ph^{ie} DETOCHÉPARE, à Biarritz.
L. FERRET, 37, Faubourg Poissonnière, Paris.
VENTE dans toutes Pharmacies, Parfumeries et Grands Magasins.

ACHAT ET VENTE DE TITRES.

CONSTIPATION Le plus doux, agréable et efficace des laxatifs: Comprimés DOZIERES, la b^{te} 2 fr. 20, imp. comp. Les exiger très phar. ou éc. Laborat. Doziers, St-Benoit, C-du-S.

FUMEURS Les Pipes "MAJESTIC" "LA SAVOYARDE" "GLOIRE DE VERDON" FUME CIGARETTES Marque E.P.C. en Ivoire, Ebène, Iris, Corne, Ambroise, "Métier de France" "DIAGNOSTIC" "L'ALSACIENNE" PAPIER à CIGARETTES "BLOC LOUIS" 1^{re} 15 c. le cahier. Vente en Gros: E. PANDEVANT, 29, Avenue du Marché, CHARENTON (Seine)

LE "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC anciennes

La b^{te} 4 fr. c. marq.

LES PLUS BELLES FLEURS DE NICE
Expédition par panier postal depuis 20 fr. franco
Maison J. PAPASSEUDI Fils, &
Fondée en 1890
44 et 44 bis, rue de la Bufta, à NICE
Paniers, oranges et mandarines, avec leurs d'orange, dep. 6 fr. 1^{re} de fin
ov. à fin mars. Env. cont. mand. poste.
La M^{aison} fait aussi des abonn. au mois
EXPÉDITIONS du 15 OCTOBRE au 15 MAI

PAIEMENT DE COUPONS, ARGENT DE SUITE
BANQUE GIRON (64^e année), 67, r. Rambuteau, Téléph.

ASTHME
REMEDÉ EFFICACE
Cigarettes ou Poudre
Tous Ph^{ies} Exiger signature J. E. PIC sur chaque cigarette

SAVON "LE PLIANT"
Livraison immédiate. Prix et conditions, écrire: SAVONNERIE PROVINCIALE, MARSEILLE ST-JUST
NOTA: La Maison n'expédie que contre remboursement.

DEMANDEZ
LA TOURISTE
BANDE MOLLETTIÈRE
SPIRALE
EXTENSIBLE

1 2 3
La Seule en
TROIS COURBES
Supprimant tout glissement.

Qualité recommandée: Les Alliés. — En Vente dans les
G^{ds} Magasins, M^{res} de Chaussures, Nouveautés, Sports.
Gros: La Touriste, Paris.

AU LOUVRE
LUNDI 21 JANVIER et jours suivants
BLANC

Chemises
jour, madapolam, 5.75
jours et pois brodés.
Le pantalon..... 5.75

Malgré les hausses successives, les marchandises mises en vente pour cette Exposition seront vendues à des prix exceptionnels.

Serviettes de toilette
nids d'abeilles, tissu éponge.
La douzaine La douzaine
12. 18.

Chemises jour, madapolam, dentelle	4.50	Shirting lingerie, Largeur 0 ^m 83. La pièce de 20 mètres	32.	Draps toile blanche fil et coton, jours échelle, 3 ^m 50 x 2 ^m 40.	49.
Corset souple en tricot écru	17.	Batiste blanche, Largeur 0 ^m 80. La coupe de 10 mètres	18.50	La taie assortie	5.50
				Nappes damier, coton demi-blanc. 1 ^m 30 x 1 ^m 30.	6.75